L'HYBRIDE



HENNI FERIEL

L’hybride

Les hallucinations d’un chercheur

Feriel HENNI

Écrit par : Feriel HENNI

Conception de la couverture : Faiza HENNI

Coordination interne : Henniyet design

À ceux qui ne se contentent pas ce qu’on leur dit,

À ceux qui marchent entre les lignes, cherchant la lumière dans l’obscur,

À ceux que le doute habite, que l’imaginaire captive,

À ceux qui croient que la vérité n’est pas toujours ce qu’on le voit …

Je vous offre ce récit.

Et si un fou voulait réaliser son rêve d'enfance, quelle sera l'ampleur de son enthousiasme et de ses sacrifices ?

Et si ceux pour qui vous avez travaillé dur vous trahissaient et contribuaient à mettre fin à vos vies ?

⚠ Avertissement ⚠

Ce récit n’a ni lieu, ni temps.

Il s’est tissé dans les interstices du songe.

Là où la logique s’égare et où la vérité s’habille d’ombres.

Les noms, les gestes, les royaumes et les ruines ne sont que le reflet d’un monde inventé, un monde que seule l’imagination a visité.

Si vous y reconnaissez quelque chose … ce ne peut être qu’une coïncidence.

Ne tentez pas d’imiter les évènements ou les scènes de ce récit, car ils portent en eux une dangerosité insoupçonnée.

(1)

Les premiers rayons du soleil vinrent caresser la vitre avec une douceur presque irréelle, se faufilant à travers les rideaux d'un blanc immaculé pour embrasser la pièce d'une lumière dorée et tamisée. Chaque particule de poussière dansait lentement dans cet éclat matinal, créant une atmosphère feutrée, presque suspendue entre la fin de la nuit et le réveil du jour.

Hugo, étendu sur son lit défait, se retourna une énième fois, comme s'il cherchait une position où son corps et son esprit trouveraient enfin le repos tant espéré. Mais la fatigue semblait l'avoir emprisonné dans un état intermédiaire, ce tourment silencieux où le sommeil s'éloigne dès qu'on tente de l'attraper. Son visage, d'ordinaire empreint d'une sérénité réfléchie, paraissait aujourd'hui fatigué, marqué par l'ombre des pensées nocturnes qui l'avaient assiégé.

Âgé de 45 ans, Hugo possédait l'allure de ces hommes dont le charisme n'a nul besoin d'artifice. Grand et élancé, il avait une carrure sculptée non par l'excès d'exercice, mais par les années et les responsabilités qui s'étaient déposées sur ses épaules. Son teint, légèrement mat, portait les vestiges du soleil et du vent,

témoins silencieux de ses voyages et de ses errances. Ses cheveux châtains, parsemés de quelques fils d'argent, tombaient en mèches désordonnées sur son front, accentuant cet air d'intellectuel détaché du tumulte du monde.

Son regard, d'un gris orageux, était d'une intensité troublante, comme s'il contenait mille pensées prêtes à s'échapper à tout instant. Il avait cette manière de scruter son environnement avec une acuité rare, analysant chaque détail sans jamais en être dupe. Son prénom, Hugo, semblait taillé pour lui, porteur d'une profondeur et d'une intelligence discrète, mais indéniable. Il était de ces esprits inquiets, toujours en quête d'un sens, d'une vérité à arracher aux ténèbres du doute.

Un coup discret retentit contre le bois massif de la porte, un son à peine perceptible, presque timide, comme si celui ou celle qui frappait hésitait à déranger le silence pesant de la chambre. Quelques secondes de flottement s'écoulèrent avant qu'une voix douce, empreinte d'une politesse mesurée, ne brise l'immobilité.

─Monsieur Hugo, puis-je entrer ?

C’était Marie, sa fidèle chambrière, dont la présence discrète mais constante rythmait ses matinées. Derrière la porte close, un soupir à peine audible précéda la réponse, chargée d’une lassitude qui trahissait bien plus que la simple fatigue physique.

– Oui, entre, Marie.

La jeune femme poussa lentement la porte, s’avançant à pas feutrés dans la pièce où flottait encore l’atmosphère lourde des insomnies de la veille. Dans ses mains, un plateau d’argent brillait sous la lumière du matin, portant une tasse de café noir dont les volutes de vapeur s’élevaient en arabesques paresseuses, embaumant l’air d’un arôme puissant.

— Bonjour, Monsieur Hugo, dit-elle d’une voix douce, presque maternelle. J’espère que vous vous portez mieux ce matin. Il est déjà neuf heures. Je vous ai préparé un café. Où souhaitez-vous le prendre ?

Hugo, dont la silhouette imposante était encore enveloppée dans les plis de la couverture, se redressa légèrement, jetant un regard morne vers la fenêtre.

— Je vais me préparer, puis je descendrai au jardin, déclara-t-il d'un ton neutre, ajustant distraitement le tissu sur ses épaules.

Marie, fidèle à son souci du détail, hésita un instant avant d'ajouter avec précaution :

— Très bien, Monsieur. N'oubliez pas que vous avez un rendez-vous chez votre médecin aujourd'hui.

Le silence qui suivit fut plus glaçant que n'importe quelle tempête. Un changement imperceptible, mais violent, traversa le regard d'Hugo. Son visage, jusqu'alors simplement las, se ferma brusquement, se durcissant sous l'effet d'une contrariété évidente. Son ton, lorsqu'il répondit, perdit toute la douceur de l'instant précédent pour se faire tranchant, presque brutal.

— Marie, je t'ai déjà dit que je ne voulais plus consulter ce médecin ! Sa voix, quoique mesurée, résonnait d'une colère contenue, d'un agacement profond. Et, pour être claire, ce n'est pas ton rôle de me rappeler mes rendez-vous. Occupe-toi de ce qui te concerne : le café, le déjeuner et le dîner. Point final. Considère cela comme un dernier avertissement.

La chambre, quelques secondes plus tôt encore imprégnée d'une quiétude matinale, semblait désormais chargée d'une tension palpable. Marie, dont les mains se crispèrent légèrement autour du plateau, baissa la tête, incapable de soutenir le regard de son maître.

— Je suis désolée, Monsieur, je voulais simplement…

— Suffit ! Va-t'en !

D'un geste brusque, il désigna la porte, mettant un terme sec à toute tentative de justification. La jeune femme, blessée dans sa dignité, n'insista pas. D'un pas mesuré, mais le cœur lourd, elle quitta la pièce, refermant la porte derrière elle avec une délicatesse presque douloureuse.

Hugo était un homme dont la sévérité frôlait l'impitoyable. Son regard perçant, souvent dénué de la moindre trace de compassion, inspirait une crainte sourde chez ceux qui croisaient son chemin. Certains le qualifiaient de tyran, d'autres voyaient en lui un esprit torturé, rongé par une souffrance invisible aux yeux du commun des mortels. Pourtant, derrière cette façade austère, une vérité plus sombre et plus tragique encore le

condamnait à une existence où la raison vacillait peu à peu dans l'abîme de la folie.

Depuis plusieurs mois, une ombre insidieuse s'était installée en lui, une malédiction incurable : la maladie de **Creutzfeldt-Jakob**. Un nom froid, clinique, qui cachait pourtant l'horreur d'un destin irrévocable. Cette affection rare et foudroyante, issue d'une consommation d'aliments contaminés par des tissus de bovins infectés, grignotait lentement son cerveau, transformant ses pensées en un chaos où se mêlaient paranoïa, éclairs de génie et pulsions incontrôlables. Chaque jour, il sentait l'étau se resserrer, la dégradation de son esprit se reflétant dans ses accès de colère, ses silences pesants et ses décisions de plus en plus déraisonnées.

Après avoir terminé son café, il se leva avec une lenteur presque cérémoniale. Son corps, encore marqué par la torpeur du réveil, semblait mû par une force intérieure obscure, un besoin viscéral de poursuivre son œuvre, malgré le spectre de la maladie qui rongeait son être. Il quitta sa chambre et emprunta un couloir aux murs épais, tapissés d'une pénombre inquiétante, avant de s'arrêter devant une porte discrète, à peine visible pour un œil

non averti. Il posa sa main sur un panneau métallique encastré dans le mur, et, après une courte analyse biométrique, un déclic résonna dans le silence, libérant l'accès à un monde que seul lui connaissait :Son laboratoire secret.

L'espace qui s'ouvrit devant lui était à l'image de son esprit : méthodique, minutieusement organisé, mais imprégné d'une froideur clinique qui confinait à l'inhumain. De longues tables immaculées supportaient une gamme impressionnante d'appareils de haute technologie : des microscopes à résolution nanométrique, des autoclaves d'une stérilité absolue, des machines de PCR alignées comme des sentinelles scrutant le moindre fragment d'ADN. À côté, un séquenceur de gènes tournait en veille, émettant un bourdonnement régulier qui se mêlait au vrombissement discret des systèmes de ventilation.

Hugo enfila une paire de gants en nitrile, ajusta son masque et s'approcha d'un poste de travail où l'attendaient déjà les réactifs soigneusement préparés la veille. Son regard s'attarda un instant sur une série de fioles contenant un liquide ambré, dont l'éclat sous la lumière artificielle semblait presque hypnotique.

Il n'était plus question d'hésitation.

Chaque geste était précis, calculé, maîtrisé à l'extrême. Il préparait le terrain pour une nouvelle étape de ses expériences, une avancée cruciale dans son œuvre. Mais un élément manquait encore, le dernier ingrédient d'une équation dont lui seul connaissait l'issue.

Un sourire fugace étira ses lèvres. Il ne tarderait pas à recevoir sa "proie".

À l'entrée imposante de la somptueuse villa d'Hugo, un jeune homme patientait, le regard oscillant entre les lourdes portes en fer forgé et les gardes qui l'observaient avec une méfiance teintée de professionnalisme. La bâtisse, une véritable forteresse d'élégance et de mystère, se dressait derrière eux, majestueuse et intimidante, témoignant d'une richesse aussi ancienne que discrète. L'atmosphère pesante semblait alourdir l'air, et chaque seconde d'attente amplifiait cette sensation étrange d'être sur le point de franchir un seuil dont on ne ressort jamais tout à fait indemne.

Après une série de questions précises et un contrôle minutieux de ses documents, les gardes échangèrent un regard entendu avant de lui accorder l'accès. L'un d'eux, massif et impassible,

lui fit signe de le suivre. Sans un mot, ils avancèrent à travers un dédale de couloirs aux murs ornés de boiseries sombres, chaque pas résonnant avec une régularité presque inquiétante sur le parquet ciré.

Finalement, ils s’arrêtèrent devant une porte discrète, si bien intégrée à l’architecture qu’elle aurait pu passer inaperçue. D’un geste mécanique, le garde l’ouvrit, révélant un escalier descendant vers les profondeurs de la villa. Une légère hésitation traversa l’esprit du jeune homme, mais l’appel de l’opportunité était plus fort que l’instinct du doute.

Lorsqu’il franchit enfin le seuil du laboratoire, une chaleur artificielle et l’odeur stérile des produits chimiques l’enveloppèrent aussitôt. La pièce, baignée d’une lumière crue, s’étendait devant lui, un véritable temple de la science où chaque instrument brillait d’une précision chirurgicale. Mais plus troublant encore que l’ambiance clinique du lieu fut le sourire qui se dessina sur le visage d’Hugo.

Un sourire de satisfaction.

— C’est exactement ce que je recherchais !

Sa voix, basse, presque caressante, flotta dans l'air comme une promesse aussi envoûtante qu'inquiétante. Son regard, chargé d'une lueur indéchiffrable, détailla le jeune homme avec une intensité qui le fit légèrement frissonner.

— Tu es accepté dès maintenant.

L'annonce, abrupte, prit Hélori de court. Il cligna des yeux, cherchant à comprendre.

— Mais… comment cela se fait-il, Monsieur ? Je pensais devoir passer un entretien.

Hugo esquissa un sourire énigmatique, un sourire qui ne dévoilait rien et insinuait tout à la fois.

— J'ai soigneusement étudié ton CV et j'ai constaté que ton profil correspondait parfaitement aux exigences du poste.

Un silence s'étira, comme s'il savourait l'effet de ses paroles avant de poursuivre d'un ton presque amical :

— Rappelle-moi ton prénom, jeune homme.

— Moi, c'est Hélori, Monsieur.

— Hélori… Que signifie-t-il ?

Le jeune homme eut un léger sursaut, surpris par la question.

— Il signifie « générosité », Monsieur Hugo.

Un éclat amusé traversa les prunelles d'Hugo, un éclat bien trop vif pour être rassurant.

— Et tu es effectivement généreux… Ne me demande pas comment je le sais.

Il marqua une pause, laissant planer une tension sourde avant d'ajouter, d'un ton plus bas, plus insinuant :

— À travers les services que tu vas me rendre, tu prouveras à quel point tu l'es véritablement.

Un frisson imperceptible parcourut la nuque d'Hélori.

— Je ne comprends pas… Quels sont ces services que je suis censé vous rendre et qui définiraient ma générosité ?

Hugo ne répondit pas immédiatement. Il observa le jeune homme avec une intensité dérangeante, comme s'il mesurait chacune de ses réactions, disséquait chaque frémissement

imperceptible de son visage. Puis, d'un geste calculé, il tendit une tasse fumante à Hélori, son sourire empreint d'une bienveillance feinte, teintée d'une ambiguïté insaisissable.

— Ce n'est pas une question essentielle pour l'instant, déclara-t-il d'un ton presque suave. Tiens, bois donc ce café… Je l'ai préparé spécialement pour toi.

Les doigts d'Hélori hésitèrent un instant avant de saisir la tasse. Un parfum corsé s'en échappait, enveloppant l'air d'une chaleur trompeusement réconfortante. Pourtant, un doute insidieux s'insinuait en lui. Pourquoi ce geste ? Pourquoi un homme de la stature d'Hugo se donnerait-il la peine de préparer un café pour un simple employé ?

Mais, face au regard insistant de son interlocuteur, il se força à chasser ces pensées parasites. Après tout, il n'avait aucune raison objective de refuser. Lentement, il porta la tasse à ses lèvres et avala une première gorgée, ignorant qu'il scellait ainsi son propre destin.

Car ce café, imprégné d'une intention funeste, serait le dernier qu'il boirait dans sa vie.

Quelques minutes plus tard, son corps s'affaissa lentement, glissant sur le sol froid du laboratoire. Son souffle se fit court, erratique, tandis qu'une lourdeur inexorable l'envahissait. Ses paupières papillonnèrent une dernière fois avant qu'un voile opaque ne vienne obscurcir son regard.

Hugo, quant à lui, resta parfaitement impassible. Il observa le corps inerte devant lui avec une fascination presque scientifique, comme s'il contemplait un simple sujet d'étude plutôt qu'un être humain. Puis, sans un mot, il se détourna et se dirigea vers son poste de travail, où l'attendait un tout autre projet.

Avec une précision quasi chirurgicale, il entreprit d'extraire et de manipuler l'ADN de sa victime. Ses mains, glissant sur les instruments avec une habileté redoutable, œuvraient à la réalisation d'un dessein aussi ambitieux qu'effroyable : fusionner le génome humain avec celui d'un poisson Betta splendens, plus connu sous le nom de combattant siamois.

Cette espèce, célèbre pour son agressivité et sa résilience, appartenait à la famille des Osphronemidae et peuplait les eaux douces tropicales de l'Asie du Sud-Est. Thaïlande, Indonésie, Cambodge, Viêt Nam, Laos, Malaisie… Autant de contrées où

ces créatures, à la beauté envoûtante, évoluaient dans des labyrinthes aquatiques aux reflets d'émeraude.

Mais sous leur apparence gracieuse se cachait une nature impitoyable. Territoriaux, belliqueux, capables d'affronter leurs congénères jusqu'à la mort, les Betta splendens représentaient l'incarnation même de la survie par la domination.

Et bientôt, grâce à lui, cette essence serait transposée dans un être humain.

Un sourire fugace étira les lèvres d'Hugo.

L'expérience ne faisait que commencer.

(2)

Depuis sa plus tendre enfance, Hugo s'abandonnait à un monde où la réalité se dissolvait dans le merveilleux. Il nourrissait une fascination insatiable pour les créatures mythiques, ces êtres fabuleux qui peuplaient les récits anciens et les légendes marines. Pendant des heures, il s'absorbait dans la contemplation de films d'animation où des sirènes aux chants ensorcelants régnaient sur les océans, ou bien il feuilletait des ouvrages poussiéreux, avidement à la recherche de la moindre preuve pouvant attester de leur existence.

L'obsession germa lentement dans son esprit d'enfant émerveillé. Chaque nuit, avant de sombrer dans le sommeil, il se posait inlassablement la même question : et si ces légendes n'étaient pas de simples chimères ? Et si, quelque part, dissimulés dans l'immensité abyssale, ces êtres aquatiques vivaient loin du regard des hommes ? L'idée le hantait, l'envoûtait, jusqu'à s'ancrer en lui comme une vérité en devenir.

Mais l'innocence de l'enfance finit toujours par se heurter à la rigueur implacable du réel. À mesure qu'il grandissait, Hugo dut faire face à l'évidence : ces histoires, aussi fascinantes soient-

elles, n'étaient que des illusions façonnées par l'imaginaire humain. Les sirènes n'étaient que des contes, des figures poétiques créées pour enchanter et tromper les esprits avides de merveilleux.

Cette désillusion, loin de l'apaiser, fit naître en lui un désir plus ardent encore : celui de transcender le mythe, de refuser les limites imposées par la nature et de donner corps à son propre rêve. Il ne se contenterait pas d'une simple fascination passive. Il agirait. Il créerait.

Des années durant, il se plongea dans l'étude acharnée des sciences biologiques, accumulant un savoir si vaste qu'il en devint l'un des chercheurs les plus brillants de son époque. Ses découvertes révolutionnèrent le monde scientifique, sauvant des vies, redéfinissant les frontières du possible. Son nom, murmuré avec admiration dans les couloirs des universités et des laboratoires, était devenu synonyme de génie et de progrès. Il incarnait l'idéal du chercheur visionnaire, celui dont la trajectoire inspirait et fascinait.

Mais derrière cette façade de succès fulgurant, quelque chose de presque catastrophique l'attendait.

Tout bascula lors d’un jour fatidique : le 16 mars 2023.

Ce jour-là, un événement en apparence anodin scella irrémédiablement le destin d’Hugo. L’un de ses plus farouches adversaires dans le domaine de la recherche – un homme dont l’ambition démesurée l’avait toujours poussé à vouloir rivaliser avec lui, sans jamais y parvenir – lui fit parvenir une invitation inattendue. Un dîner, disait-il, une rencontre amicale où ils pourraient échanger, débattre et, pourquoi pas, partager un moment de détente loin de l’effervescence des laboratoires.

Hugo, bien que méfiant, se laissa tenter par cette proposition inhabituelle. Une curiosité latente l’animait : pourquoi cet homme, qui n’avait jamais caché son ressentiment, se montrait-il soudain si cordial ? Était-ce un simple caprice, un éclair de maturité tardive, ou bien cette invitation cachait-elle une intention plus perfide ?

Malgré cette inquiétude diffuse, il décida de s’y rendre. Par souci d’élégance et de courtoisie, il prit soin d’apporter un présent modeste, comme le voulait l’usage. Pourtant, il ignorait que le véritable cadeau de cette soirée ne serait pas celui qu’il

tenait entre ses mains… mais bien celui qui l'attendait au cœur de la demeure de son ennemi.

Lorsque Hugo franchit le seuil de la luxueuse résidence, son hôte l'accueillit avec une chaleur factice, masquant à peine la lueur de satisfaction qui dansait dans ses yeux. Il le guida jusqu'à une vaste salle à manger où une table, fastueusement dressée, débordait de mets raffinés et de boissons exquises. L'air était imprégné de senteurs enivrantes, promesses d'un festin digne des plus grands banquets.

Mais, dissimulée parmi ces délices, une menace insidieuse se tapissait, invisible aux yeux du scientifique.

Car ce dîner, sous ses atours de convivialité, n'était qu'un piège savamment orchestré.

Animé par une rancune inextinguible, son adversaire avait franchi un seuil que peu d'hommes osaient franchir : il avait scellé le sort d'Hugo bien avant que ce dernier ne prenne place à table. Dans l'ombre, il avait fait appel à un réseau clandestin spécialisé dans le trafic de denrées interdites. Leur mission était

simple : lui procurer une viande hautement contaminée, un poison déguisé sous l'apparence d'un mets luxueux.

Le choix du poison n'avait rien d'anodin. Il s'agissait de viande bovine infectée par **l'encéphalopathie spongiforme bovine** – plus tristement connue sous le nom de **"maladie de la vache folle".**

Une pathologie redoutable, dont l'agent causal n'était ni un virus ni une bactérie, mais une simple protéine anormale : un prion. Insidieux et résistant, il s'attaquait au cerveau avec une lenteur implacable, provoquant une dégénérescence progressive et irréversible du système nerveux.

Son adversaire savait que, chez l'homme, cette affection se manifestait sous une forme tout aussi cruelle : la maladie de **Creutzfeldt-Jakob**. Un fléau sans remède, sans échappatoire, condamnant irrémédiablement ceux qui en étaient atteints à une agonie inexorable.

Son objectif était limpide. Il ne pouvait surpasser Hugo, incapable d'égaler l'intellect hors norme qui faisait de lui une figure incontournable du monde scientifique. L'humilier par la

controverse ou la critique n'aurait jamais suffi. Il lui fallait l'anéantir, l'effacer du tableau, éliminer celui dont l'ombre l'avait toujours éclipsé.

Une fois le dîner achevé, Hugo ignorait encore que, dans les rouages invisibles du destin, une sentence irrévocable venait d'être prononcée contre lui. Rassasié et peut-être même légèrement grisé par le vin, il quitta la demeure de son adversaire, inconscient du poison qui, à cet instant même, commençait son œuvre silencieuse. Son bourreau, quant à lui, savourait sa victoire en silence, convaincu que le processus était enclenché et que, sous peu, le génie insaisissable qu'il avait tant jalousé ne serait plus qu'un souvenir effacé par la maladie.

Les jours s'égrenèrent, et ce qui n'était au départ qu'une sensation diffuse se mua en un mal insidieux. D'abord, ce furent de simples oublis, des lapsus fugaces que Hugo attribua à la fatigue. Puis vinrent les absences, ces instants où son esprit semblait vaciller, errant dans un brouillard où les repères s'effaçaient. Sa mémoire, autrefois acérée, commença à trahir son intelligence. Des noms, des dates, des formules qu'il

connaissait par cœur se dissipèrent, comme des grains de sable emportés par le vent.

Mais la maladie ne se contenta pas de ronger son intellect. Son corps, à son tour, devint un champ de bataille où se jouait une guerre invisible. Ses gestes, auparavant précis et méthodiques, s'altérèrent, laissant place à des tremblements involontaires, à une perte de coordination inquiétante. Marcher devint un effort conscient, comme si son propre corps refusait de lui obéir. Ses yeux, eux aussi, commencèrent à trahir sa lucidité : les images se troublaient, les couleurs semblaient s'altérer, et, parfois, il avait l'étrange impression que la réalité elle-même se déformait sous son regard.

Puis vinrent les nuits sans sommeil, où son esprit, incapable de trouver le repos, vagabondait entre cauchemars et hallucinations. Les ombres dansaient sur les murs de son laboratoire, murmurant des secrets qu'il ne comprenait pas. Parfois, il croyait entendre des voix, indistinctes, lointaines, comme des échos surgis des profondeurs d'un océan invisible.

Et pourtant, au cœur de cette dégénérescence implacable, un fragment de son être demeurait inébranlable : son obsession

pour la science. Même alors que sa conscience se fissurait, même alors que ses pensées devenaient de plus en plus incohérentes, un fil rouge persistait dans le chaos de son esprit.

Il revoyait le petit garçon qu'il avait été, ce rêveur émerveillé par les légendes des océans. Il se souvenait de ces nuits où il imaginait un royaume englouti, peuplé de créatures mi-humaines, mi-poisson (les sirènes), régnant en maîtres sur les abysses insondables.

Et alors que son corps le trahissait, qu'il ne distinguait plus le réel du délire, une idée émergea des profondeurs de sa folie.

S'il ne pouvait plus contrôler son propre destin, alors il façonnerait celui des autres.

Et ainsi, dans le tourment de sa déchéance, naquit son ultime projet.

Obsédé par cette chimère inextinguible, il s'enfonça avec une ardeur presque délirante dans une quête à la fois audacieuse et insensée : donner chair à son fantasme démesuré, au mépris de toute considération morale ou naturelle, et quel qu'en fût le prix. Animé d'une volonté de fer, animé par ce feu secret qui brûlait

en son âme tourmentée, il se plongea corps et âme dans l'étude scrupuleuse des plus récentes avancées en matière d'hybridation. Il voulait percer les mystères des techniques modernes, s'imprégner des savoirs complexes permettant de franchir les barrières biologiques qui séparaient les espèces génétiquement éloignées, et maîtriser l'art mystérieux du croisement interspécifique.

Ses premiers essais furent dirigés avec une rigueur presque scientifique sur de modestes animaux de laboratoire — souris et rats — qu'il soumit à des croisements aussi variés qu'audacieux, mêlant des lignées génétiquement disparates. Malgré l'intensité de son application, malgré les nuits blanches et les jours passés dans l'ombre froide de son laboratoire, les échecs s'accumulaient, implacables et cruels. Chaque déconvenue, chaque revers aurait pu briser l'enthousiasme du chercheur ; pourtant, loin de céder au découragement, il trouva dans ces obstacles le combustible d'une volonté inébranlable.

Inlassablement, il reprenait ses expériences, peaufinait ses méthodes, scrutait avec minutie chaque résultat, affinait chaque protocole, jusqu'à ce jour tant espéré, ce moment tant rêvé où,

enfin, la nature semblait plier sous son génie : il réussit à hybrider avec succès des souris et des rats. Ce triomphe, modeste pour d'autres, fut pour lui la consécration, l'assurance tangible qu'il tenait la clé d'un pouvoir insoupçonné. Il lui restait désormais à franchir l'ultime étape, la plus périlleuse et la plus audacieuse : tenter la fusion contre-nature entre l'homme et le poisson, entre deux règnes que la nature elle-même avait tenus à jamais séparés.

Après de longues et minutieuses recherches, Hugo découvrit, parmi les innombrables espèces aquatiques, un spécimen qui semblait répondre à toutes ses exigences, un poisson d'une beauté et d'une résistance remarquables : le Betta splendens, ce combattant siamois aux couleurs éclatantes et à la vigueur légendaire. Toutefois, une difficulté majeure subsistait, un défi d'une complexité redoutable : il lui fallait désormais dénicher deux êtres humains — un homme et une femme — dont les caractéristiques physiques et génétiques concorderaient avec celles de son poisson mystique, afin de garantir la pureté et la réussite de son entreprise d'hybridation.

Alors qu'il réfléchissait intensément à la manière de piéger ses futures victimes, un cri perçant brisa le silence de la nuit. Une voix féminine, vibrante d'effroi, appelait à l'aide. Saisi par cette soudaine interruption, Hugo sentit une idée éclore dans son esprit, aussi vive qu'un éclair : et si cette voix était précisément la réponse à ses doutes ?

Sans attendre, il sortit précipitamment pour en découvrir l'origine. Il tomba sur une jeune femme, visiblement bouleversée, dont les vêtements déchirés et le regard perdu témoignaient d'un récent traumatisme. Après un bref échange, il apprit qu'elle avait été kidnappée, mais qu'elle était parvenue à s'échapper de ses ravisseurs. Désormais, elle errait, cherchant désespérément de l'aide pour retrouver son chemin vers son village natal.

Ce ne fut pas tant son histoire qui marqua Hugo, mais plutôt son apparence. Elle possédait exactement les traits qu'il avait tant de fois recherchées : une chevelure d'un orange éclatant, une peau pâle presque irréelle, et un visage délicatement orné de taches de rousseur. Ces caractéristiques étaient pour lui bien plus qu'un hasard : elles correspondaient à ses exigences les plus précises.

Il murmura pour lui-même, d'une voix à peine audible :

— Oui... c'est exactement ce que je cherchais.

Puis, relevant la tête, il lui adressa un regard empreint de douceur et lui dit :

— Ne t'inquiète pas, je vais t'aider à retrouver ton village, je te le promets.

La jeune fille, soulagée par cette promesse, esquissa un léger sourire. Un espoir timide semblait renaître dans ses yeux. Mais elle ignorait encore que cet espoir serait de courte durée… et que son destin, désormais lié à celui d'Hugo, venait de basculer à jamais.

Hugo regagna sa chambre, le pas lourd et l'esprit plongé dans une réflexion profonde. Il comprit, avec une certitude grandissante, qu'il devait à tout prix dénicher une nouvelle proie, une personne dont les traits reprendraient fidèlement ceux de la jeune fille rencontrée. Cette fois, il aspirait à obtenir une lignée pure, fruit d'un enchaînement méticuleusement orchestré de croisements génétiques. Il se persuada que l'aide d'Adélaïde

serait précieuse, peut-être même indispensable, pour recueillir des informations susceptibles de guider sa quête.

Le lendemain, il invita Adélaïde à partager un café dans le jardin, où le calme apparent du décor contrastait avec la tempête d’idées qui agitait encore son esprit.

Au fil de leur conversation, Hugo découvrit que la jeune femme venait d’un petit village reculé nommé Rouvache. Ce hameau se distinguait non seulement par la beauté singulière de ses habitants, mais aussi par l’uniformité remarquable de leurs traits : une peau d’une blancheur éclatante, une chevelure flamboyante aux nuances d’orange vif, et des visages délicatement parsemés de taches de rousseur. Mais ce qui éveilla particulièrement l’attention d’Hugo fut la singularité de cette communauté isolée, dont les membres, issus d’une lignée immaculée, se mariaient exclusivement entre eux. Ce choix, dicté par la tradition, assurait la préservation d’une pureté raciale qui, à ses yeux, conférait une valeur inestimable à ce groupe.

Convaincu que ce village recelait la clé de son dessein, Hugo songea immédiatement que c’était là qu’il devait trouver sa

deuxième proie. L'idée de mener à bien son projet d'hybridation devenait peu à peu une réalité tangible.

— Ce qui m'intrigue particulièrement, déclara-t-il en fixant Adélaïde d'un regard pénétrant, c'est le nom de ton village. Ce dernier possède-t-il une signification précise ?

Adélaïde répondit avec une certaine fierté dans la voix :

— Oui, Rouvache est le nom du village où j'ai grandi. Ce terme fait référence aux deux éléments essentiels qui définissent notre identité collective : les taches de rousseur qui parsèment le visage de nos habitants, et l'élevage des vaches, qui constitue le cœur même de notre culture et de nos traditions.

Hugo, profondément intéressé par cette révélation qui liait étroitement l'identité du village à son mode de vie ancestral, s'exclama :

— Fascinant, vraiment fascinant !

❁❁❁

Il était environ dix heures du soir, cette heure propice où l'esprit de Hugo s'abandonnait aux profondeurs de la réflexion

la plus intense. C'était dans ce silence quasi sacré que son imagination prenait son envol, cherchant à dénicher la solution qui lui permettrait enfin de donner corps à son projet, de concrétiser ce rêve obstiné qu'il nourrissait depuis trois longues décennies. Trente années durant lesquelles il avait porté ce songe, une quête ardue et souvent solitaire. Durant de nombreuses années, il s'était appliqué à feindre l'oubli de cette ambition, masquant ainsi sa vraie peur : celle d'être l'objet de jugements sévères et de critiques acerbes dans une société impitoyable, qui n'avait de cesse de dénigrer toute idée qui s'écartait des sentiers battus. Peu à peu, son ardeur s'était estompée, étouffée par le poids d'un réalisme cruel qui lui soufflait que son rêve demeurerait inatteignable.

Mais depuis que la maladie avait assombri son existence, un changement s'était opéré. Sa condition défaillante, paradoxalement, lui conférait une forme de protection sociale, une sorte d'armure fragile derrière laquelle il se réfugiait. Il se persuadait que la société, désormais, serait plus indulgente, moins prompte à le blâmer, puisque affligé d'un mal qui excusait tout.

Dans un geste solennel, il ferma les lourdes portes de sa chambre, isolant ainsi son monde intérieur du tumulte extérieur. C'était un sanctuaire, où ses pensées pouvaient se déployer sans entraves. Il lui fallait désormais concevoir un moyen d'attirer une nouvelle proie dans son filet. Une idée, vive et soudaine, s'imposa alors à son esprit : l'élevage des vaches. Cette notion, conjuguée à la réalité de son laboratoire, forma le cœur de son nouveau plan.

Hugo décida de publier une annonce destinée à recruter un spécialiste en sciences de la nutrition, mais non sans poser une condition précise et rigoureuse : le candidat devait impérativement justifier d'une expérience tangible dans l'élevage des vaches. Cette exigence n'était pas anodine, car ses recherches allaient se concentrer principalement sur les analyses nutritionnelles liées au lait et à ses dérivés.

Enfin, il s'assura que cette annonce parvînt précisément jusqu'au village de Rouvache, convaincu plus que jamais que ce lieu recelait la clef ultime à la réalisation de son dessein.

De nombreux candidats, venus de contrées diverses, répondirent à l'appel, mais leurs profils furent tous rejetés sans indulgence.

Seul un jeune homme nommé Hélori fut accepté, sans la moindre condition ni exigence.

Après avoir enfin mis la main sur un sujet mâle aux caractéristiques compatibles et identifié avec certitude le spécimen aquatique idéal, Hugo sentit que le moment tant attendu approchait. Il n'était plus question de doutes ou de préparations : l'hybridation devenait désormais une étape concrète de son projet.

Les jours qui suivirent s'écoulèrent dans une étrange sérénité, presque irréelle. À l'intérieur du laboratoire, le silence n'était troublé que par les cliquetis des instruments, les bruissements réguliers des notes qu'il griffonnait, et le léger sifflement des centrifugeuses. Hugo s'était retranché du monde, entièrement absorbé par la tâche colossale qui l'attendait.

Il consacrait ses journées – et parfois ses nuits – à la manipulation de fragments biologiques, extraits minutieusement de cadavres humains. Ces corps inertes, devenus matière première de ses recherches, lui livraient peu à peu les secrets de leur architecture génétique. Il utilisait des procédés de séquençage rudimentaires, mais efficaces, pour isoler les chaînes

d'ADN qu'il considérait comme « nobles », c'est-à-dire stables et compatibles avec celles du poisson Betta.

Chaque fragment était analysé, comparé, annoté. Il cherchait à repérer les séquences codantes spécifiques liées aux traits physiques qu'il souhaitait conserver – couleur de la peau, densité capillaire, structure osseuse. En parallèle, il étudiait le génome du poisson, tentant de détecter les points de correspondance possibles, les zones où une greffe inter-espèces pourrait s'envisager sans provoquer de rejet immédiat.

Il passait des heures entières devant des schémas d'alignements, traquant des homologies improbables, calculant les taux de mutation admissibles, tout en rédigeant des pages entières de notes sur la « viabilité théorique » de l'hybride qu'il ambitionnait de créer.

Pendant ce temps, à Rouvache, l'absence prolongée du jeune Hélori commençait à éveiller les soupçons. L'étrangeté de son silence – couplée au fait que son téléphone demeurait désespérément éteint – plongea les villageois dans une inquiétude grandissante. D'abord contenue, l'angoisse se transforma peu à peu en alarme.

Finalement, un homme du village, proche de la famille, nommé Andrian, se porta volontaire pour se rendre en ville afin de chercher des nouvelles. Il ignorait encore que, par ce geste courageux, il franchissait la frontière invisible qui séparait la vie ordinaire d'un monde où la science n'était plus au service du vivant, mais au service de l'obsession.

Après plusieurs recherches méticuleuses, l'homme nommé Andrian parvint à localiser la demeure isolée de Hugo. Il apprit, au fil de ses investigations, que ce dernier souffrait de la maladie de **Creutzfeldt-Jakob**, une affection neurodégénérative rare et incurable. Toutefois, il choisit de garder cette découverte pour lui, de peur de semer l'angoisse parmi les villageois, déjà tourmentés par la disparition d'Hélori.

À son arrivée devant la luxueuse bâtisse, les gardes, dupés par son allure simple et son air naïf, le laissèrent passer sans hésitation, persuadés qu'il s'agissait simplement d'un autre cobaye pour leur maître.

À peine entré, Andrian fut saisi par l'ambiance étrange du lieu : un silence pesant, des couloirs interminables, et cette impression glaçante que la maison elle-même observait ses moindres gestes.

Il erra, prudemment, jusqu'à ce qu'une porte inhabituelle capte son attention. En l'ouvrant, il découvrit un ascenseur dissimulé derrière un panneau de bois. Poussé par une curiosité mêlée d'inquiétude, il y entra. L'ascenseur le conduisit lentement vers les profondeurs de la maison, jusqu'à un sous-sol inconnu.

Ce qu'il y trouva dépassa tout ce qu'il avait pu imaginer. Ce n'était pas un simple sous-sol, mais un laboratoire aux allures de sanctuaire, baigné d'une lumière blafarde et rempli de cuves, de machines bourdonnantes, de bocaux contenant des restes organiques indéfinissables.

Soudain, des voix étouffées s'élevèrent. Il s'approcha, se dissimulant derrière une cloison de verre sans tain. À l'intérieur, il reconnut Hugo, discutant avec sa servante.

— Prépare-moi un café, déclara Hugo d'un ton exalté. Ce jour est à marquer d'une pierre blanche. Aujourd'hui, je célèbre l'achèvement de mon œuvre. Les sirènes sont prêtes à vivre.

— Félicitations, monsieur ! répondit la servante avec enthousiasme. C'est une percée historique. Vous avez réussi à combiner l'ADN humain avec celui d'une espèce aquatique.

Franchement, c'est admirable. À mon avis, les villageois de Rouvache devraient vous être reconnaissants : vous avez accompli quelque chose d'exceptionnel.

— Mais es-tu donc folle ?! Ferme donc ta grande bouche ! s'écria Hugo, furieux. Crois-tu que j'aille tout révéler au monde dès à présent ? Bien sûr que non !

Il reprit d'un ton plus posé, mais non dénué de malice :

— Évidemment, je ne vais pas monter en chaire et proclamer : « Voici, j'ai fondé Betta Human Kingdom, un royaume de sirènes ! » Avant toute chose, je dois amener les gens à accepter cette idée. Et, surtout, je ne mentionnerai pas le nom du village, afin d'éviter que ses habitants ne se dressent contre moi.

À ces mots, le sang d'Andrian ne fit qu'un tour. Il comprit que les expériences menées ici n'étaient pas seulement inhumaines, mais concernaient directement Hélori et Adélaïde, ses êtres chers, dont les ADN avaient été manipulés jusqu'à l'irréparable.

La rage prit le dessus. Il fracassa la porte du laboratoire d'un coup d'épaule, et hurla :

— J'ai tout entendu ! Tout enregistré ! Je jure de révéler vos crimes ! Je vengerai leur mémoire, même au prix de ma vie !

Hugo, pris de court, se retourna furieusement vers sa domestique :

— Qui est cet homme ?! Comment a-t-il pu entrer ici ?! C'est toi ! Tu l'as laissé passer !

— Je... je ne..., balbutia-t-elle, tétanisée.

— Silence !

Puis, se tournant vers Andrian avec un calme glacial :

— Approche, jeune homme... discutons.

Mais il ne restait déjà plus personne dans l'encadrement de la porte. Andrian s'était éclipsé, fondu dans l'ombre.

Un frisson glacé parcourut l'échine de Hugo. Il comprit à cet instant que son secret venait de franchir les murs de son laboratoire.

Pris d'une rage féroce et impuissante, Hugo porta une violente gifle à sa propre joue, comme pour se punir de sa négligence. Il

fulminait, déversant sa colère contre lui-même et sa servante. Le désastre avait un nom : l'imprudence. Elle avait laissé la porte dissimulée entrouverte… un détail minime, mais suffisant pour précipiter l'effondrement d'un projet élaboré depuis des années.

Un éclair de lucidité traversa alors l'esprit en ébullition de Hugo : peut-être n'était-il pas trop tard. Si ses gardes agissaient rapidement, ils pouvaient encore intercepter l'intrus. Il rugit un ordre, les envoyant à la poursuite d'Andrian.

Mais l'espoir fut de courte durée. L'homme s'était volatilisé, fuyant à travers les bois et les collines avec une ruse et une agilité inattendues. Malgré la rapidité des soldats, malgré leur entraînement et leur nombre, ils revinrent les mains vides, humiliés et le souffle court.

Hugo, désemparé, s'effondra sur un fauteuil de cuir, ses doigts crispés glissant nerveusement dans ses cheveux en bataille. L'échec pesait lourd sur ses épaules. Il devait réagir — vite. Une seule option s'imposa à lui : se rendre à Rouvache et retrouver Andrian. Mais il ignorait encore que cette mission allait s'avérer bien plus difficile que prévu.

Rouvache n’était pas un village ordinaire. Ses habitants se ressemblaient à s’y méprendre : même teint de peau, même chevelure sombre, mêmes traits presque effacés par le temps et la discrétion. Tenter d’y retrouver un homme précis, c’était plonger dans un labyrinthe d’identités floues.

Cette homogénéité fut le camouflage parfait pour Andrian. Dissimulé au cœur de cette foule-miroir, il devint invisible. Les gardes, dépassés, finirent par renoncer. Ils regagnèrent la demeure de leur maître, honteux, l'échec pesant sur leur conscience comme une condamnation silencieuse.

L’un d’eux, la voix hésitante et les yeux baissés, s’avança :

— Nous vous présentons nos excuses, monsieur. Nous avons tout tenté, mais... le village entier semble taillé dans le même moule. Il nous a été impossible de distinguer Andrian parmi eux.

Un long silence suivit. Hugo les fixait, le regard noir, figé dans une expression d’amertume glaciale. Puis, d’un ton grave, il déclara :

— Est-ce là tout ce que vous avez à m'offrir ? Une poignée de justifications misérables ? Savez-vous seulement ce que cela signifie ?

— Monsieur, nous…

— Assez ! les coupa-t-il d'une voix tranchante. Vous pouvez disposer.

Sans un mot de plus, les hommes s'inclinèrent et quittèrent la pièce, le dos courbé, laissant derrière eux un silence lourd, à peine troublé par le grincement de la porte qui se refermait sur leur défaite.

(3)

Hugo regagna sa chambre, l'âme alourdie, le regard perdu dans un avenir qui s'effritait. Il avait la sensation que son monde se désagrégeait lentement, que sa propre création allait finir par se retourner contre lui. Envahi par une lassitude profonde, il s'allongea, espérant trouver dans le sommeil un répit à son tourment. Mais le repos ne fut qu'une illusion cruelle.

Dans les méandres de son rêve, une vision inquiétante prit forme : un troupeau de vaches, atteintes de **la maladie de la vache folle**, galopaient furieusement à travers une plaine brumeuse, poursuivant sans relâche des silhouettes aux cheveux roux. Il se sentit happé par cette scène étrange, persuadé qu'elle recelait un sens caché, un avertissement voilé. Mais avant qu'il ne puisse en percer le mystère, un moustique, minuscule mais impertinent, le piqua à la tempe.

Il se réveilla en sursaut, le front moite, frustré qu'un simple insecte ait mis fin à un rêve peut être porteur d'une révélation essentielle. Un grognement agacé s'échappa de ses lèvres tandis qu'il repoussait les draps.

Sans attendre, il quitta la chambre, descendit à pas précipités et rejoignit son laboratoire, où l'attendait le fruit de ses expériences hybrides. Lorsqu'il posa les yeux sur la cuve de verre remplie de liquide ambré, un éclat de triomphe illumina son regard. C'était là, sous ses yeux : la preuve vivante de sa réussite. Il avait atteint son but.

Un sourire, à la fois fier et inquiétant, étira ses lèvres :

— Je mettrai un terme à l'audace de ce garçon… de la même manière que j'ai su offrir au monde un nouveau peuple aquatique. Le royaume des sirènes est né, et rien ne l'arrêtera.

Il s'assit à son bureau, le regard dur, et commença à consigner des notes, structurant ses pensées avec méthode pour élaborer un plan décisif. Mais à chaque fois qu'il croyait avoir trouvé la stratégie parfaite, une faille apparaissait, un imprévu surgissait… et tout s'écroulait. Ses idées se dissolvaient aussi vite qu'elles naissaient.

Alors que la frustration s'accumulait, son regard dériva vers un dossier oublié dans un coin de la table. Il le reconnut immédiatement : le dossier d'Hélori, celui qu'il avait conservé

depuis leur tout premier échange. Il l'ouvrit machinalement, feuilletant les pages, jusqu'à ce qu'une annotation attire son attention : "Maîtrise de l'élevage bovin – compétence essentielle pour l'entretien "

Ses doigts se figèrent. Un souvenir, jusque-là enfoui, jaillit à sa mémoire. Adélaïde, un jour, lui avait parlé avec émotion de cette tradition à Rouvache : l'élevage des bovins, transmis de génération en génération. Même le nom du village, disait-elle, trouvait ses racines dans cette pratique ancestrale.

Et soudain, ce fut l'éclair. Un lien s'établit, limpide, fulgurant. La même sensation que celle qu'il avait éprouvé le jour où la voix tremblante d'Adélaïde avait résonné dans son esprit, marquant le début de son sacrifice. Cette fois encore, il le sentait : une vie allait être brisée.

Il se redressa lentement, les yeux brûlants d'une clarté malsaine. D'une voix étouffée, comme s'il parlait à une présence invisible, il murmura :

— Parfois, on croit protéger… on offre tout par amour ou loyauté. Et pourtant, ceux en qui l'on place sa confiance sont les

premiers à brandir le poignard. Rouvache apprendra ce que coûte une trahison… même involontaire.

Il se saisit alors de son téléphone, sans hésiter, et composa un numéro qu'il connaissait par cœur. À l'autre bout du fil, il attendait un vétérinaire — un vieil ami, discret, compétent…

— Bonjour, cher ami . J'espère ne pas te déranger, mais je vais aller droit au but : j'ai besoin de te poser quelques questions… très spécifiques, disons, sur **la maladie de la vache folle**. Je sais que tu es la seule personne à qui je peux demander ce genre de choses — avec l'assurance d'une réponse claire, précise… et confidentielle.

— Tu m'intrigues. Je t'écoute, vas-y.

— Hormis les cas dits “spontanés”, crois-tu qu'il serait possible d'infecter volontairement une vache en laboratoire ? Et si oui… quelle en serait la méthode exacte ? J'ai besoin de comprendre les mécanismes réels, pas les banalités qu'on lit dans les revues publiques.

— Hmm… Pourquoi une telle question ? Tu mijotes quelque chose ?

— Allons, ne t'emballe pas. Tu sais que je suis un homme de science. Observer, comprendre, disséquer les phénomènes — c'est dans ma nature. Et entre nous, j'ai appris qu'un foyer d'infection se développait dans un village isolé. Si je parviens à comprendre comment provoquer l'infection, alors peut-être que je pourrais aussi trouver comment l'arrêter. Ce serait un pas décisif vers un traitement… ou un contrôle.

— D'accord. Si c'est pour la science — et si c'est toi — je vais t'éclairer. Mais promets-moi une chose : ce que je vais te dire reste entre nous. Tu sais que ce genre de connaissances peut facilement déraper entre de mauvaises mains.

— Tu as ma parole.

— Bien. Alors écoute bien.

La maladie de la vache folle — ou plus exactement, **l'encéphalopathie spongiforme bovine** — est une affection neurodégénérative foudroyante. Elle attaque directement le cerveau et la moelle épinière. À l'origine de tout : les prions. Des protéines naturellement présentes dans le corps, mais qui, une fois mal repliées, deviennent pathogènes.

Ces prions anormaux ne se contentent pas d'exister — ils corrompent. Dès qu'ils rencontrent une protéine saine, ils la forcent à adopter leur forme toxique. Peu à peu, ils forment des amas dans le tissu nerveux, provoquant des lésions irréversibles, une déchéance mentale, puis la mort.

— Fascinant… Et naturellement, ces prions se transmettent par l'alimentation, non ? Comme les farines animales contaminées ?

— Exactement. Mais ces dernières années, certains laboratoires - en toute discrétion - ont mené des expériences sur des souris transgéniques, intégrant des segments d'ADN bovin dans leur génome. Elles ont été injectées avec un virus expérimental, dont les effets devaient initialement se limiter à des lésions cutanées.

Mais en analysant les cerveaux des sujets après infection, les chercheurs ont observé l'émergence et la multiplication de prions pathogènes.

Autrement dit, l'introduction de ce virus chez un hôte génétiquement préparé a déclenché un processus similaire à celui de l'encéphalopathie spongiforme bovine.

— Donc… ce virus pourrait servir de vecteur ?

— En théorie, oui. Si tu combines un terrain génétique propice — comme chez certaines lignées bovines — avec une forme modifiée de ce virus… **tu obtiens un agent de contamination ciblée.** Mais attention : on parle ici d'un domaine **extrêmement sensible**. Ce genre de recherche n'est même pas officiellement reconnu dans la plupart des pays.

— Je comprends. Et… merci. Tu viens de m'éclairer bien plus que tu ne le crois.

Le vétérinaire ajouta, d'un ton grave :

— Il faut aussi savoir que l'ingestion d'aliments contaminés par des prions peut déclencher l'infection. Ces agents pathogènes, une fois dans l'organisme, s'accumulent lentement mais sûrement, jusqu'à provoquer des lésions irréversibles.

— Je vois, répondit Hugo d'un ton calme. Maintenant que je connais à la fois les origines naturelles et les modalités expérimentales de cette maladie, je vais pouvoir poursuivre mes recherches personnelles afin de… contenir sa progression. Merci pour ton aide, docteur. À bientôt.

Il n'avait pas encore raccroché que son esprit était déjà en ébullition. Chaque mot du vétérinaire nourrissait ses plans. Confiant, méthodique, presque triomphant, Hugo s'imaginait déjà en train de modeler la situation selon ses desseins.

Mais la voix du médecin le tira brusquement de ses réflexions :

— Attends, Hugo. Il y a encore quelque chose d'essentiel que tu dois savoir.

Hugo leva les yeux au ciel, agacé :

— Mon Dieu… encore un discours interminable…

Mais ce qu'il allait entendre n'avait rien d'anodin.

— L'injection de ce virus modifié, tout comme la contamination alimentaire, ne produit pas d'effet immédiat. Les symptômes… peuvent mettre entre deux ans et demi et cinq ans avant d'apparaître.

Un silence glacial s'abattit. Ce fut comme un coup de massue pour Hugo. Sa mâchoire se crispa. Ses doigts, serrés sur le combiné, tremblaient à peine, mais son regard s'était vidé de toute certitude.

Tout s'écroulait. Le délai ruinait ses espoirs. Il ne pouvait se permettre d'attendre des années. Pas maintenant. Pas après tant d'efforts. Son esprit, d'ordinaire si vif, semblait ne plus obéir.

Une seule pensée, lancinante, émergea du chaos de ses émotions :

Existe-t-il un moyen d'accélérer le processus ?

Mais le vétérinaire, désormais méfiant, garda le silence. Il avait senti un frémissement inquiétant dans la voix de son interlocuteur. Il comprit alors que son interlocuteur ne cherchait pas à éradiquer la maladie… mais poursuivait un tout autre objectif.

Hugo raccrocha et se mit à réfléchir aux solutions pour surmonter ses obstacles. Il n'avait guère le temps de se lamenter ou de se plaindre, car une personne animée d'un but ne doit point gaspiller son temps en pensées négatives. Celui qui poursuit un objectif doit se concentrer sur les obstacles et les ressources disponibles afin de trouver des solutions adéquates.

❁❁❁

Il saisit quelques feuilles blanches, les posa avec soin devant lui, comme on déploie une carte avant une guerre. Sa main trembla un instant au-dessus du papier vierge, puis il s'immobilisa. Avant d'écrire quoi que ce soit, il se parla à voix basse, comme pour justifier l'impensable :

— Je n'ai jamais eu l'intention de nuire. Tout ce que je voulais, c'était réaliser ce rêve d'enfance… ce monde merveilleux dont j'avais tant rêvé. Mais Andrian a tout découvert. Il a vu ce qu'il n'aurait jamais dû voir. J'ai voulu l'écarter, pour me protéger, pour ne pas tout perdre. Et maintenant qu'il m'échappe, je n'ai plus le choix. Il faut que je sauve ma peau… que je préserve ce qu'il me reste. Même si cela implique… d'anéantir Rouvache tout entière.

Son regard se perdit un instant dans le vide, puis il reprit, d'une voix plus basse, plus lourde :

— On peut passer une vie entière à se dévouer pour quelqu'un. À l'aimer, à l'entourer de chaleur, à se briser pour qu'il se sente complet. Et pourtant, il suffit d'un souffle, d'un instant de faiblesse, pour que tout s'écroule. Pour qu'il nous tourne le dos, sans un mot. Il oublie les veilles, les larmes, les renoncements. Il

piétine tout ce que nous avons donné, comme si cela n'avait jamais existé.

Un silence suivi.

Puis ses yeux se durcirent. Sa voix, elle, devint tranchante comme le verre :

— C'est ce qui attend les villageois de Rouvache. Toute leur existence, ils ont soigné leurs troupeaux, nourri leurs vaches, bâti leur richesse sur ce bétail. Ils les ont traitées comme un trésor, comme un prolongement de leur âme. Mais ils ne se doutent pas que ce sera précisément par elles que viendra leur fin. Je vais leur faire comprendre… qu'un lien mal compris peut devenir une malédiction. Leur propre fierté deviendra leur tombe.

Un sourire fin, presque imperceptible, étira ses lèvres. Il prit enfin sa plume.

D'un geste lent et méthodique, il traça les premières lignes.

Chaque mot, chaque flèche, chaque croquis étaient un fragment de vengeance froide, déguisée en rigueur scientifique.

Il n’esquissait pas un plan. Il dessinait un destin.

Le vétérinaire m’a confirmé que l'injection de matières contaminées par des prions dans l’alimentation du bétail pouvait provoquer la maladie, en raison de l’accumulation lente et insidieuse de ces agents pathogènes.

Mais à Rouvache, les villageois sont autonomes. Ils cultivent leur propre herbe, préparent leur propre fourrage. Ce sont des gens fiers, enracinés, méfiants face à tout ce qui vient de l’extérieur.

Il m’est donc impossible de leur imposer mes produits… à moins qu’ils n’aient plus d’autre choix.

Il plissa les yeux, son esprit déjà en mouvement.

Je dois créer un manque. Un besoin. Une dépendance.

Alors, une idée émergea, sombre et implacable.

Je vais brûler toute la végétation.

Sans plus attendre, il saisit sa plume et, d’un geste net, traça les lignes de son plan :

« J’incendierai toutes les terres. Ensuite, je diffuserai des annonces, jouant la carte de la compassion : 'Aide humanitaire pour le village sinistré de Rouvache'. Je proposerai du fourrage à un prix dérisoire, me faisant passer pour un bienfaiteur généreux. Mais dans ces aliments, je glisserai les restes broyés d’animaux déjà infectés. Peu à peu, les vaches tomberont malades. Leur comportement deviendra étrange, leurs symptômes incompréhensibles. Même les anciens du village, pourtant riches d’expérience, seront dépassés. Et c’est là que tout commencera… Je viendrai en personne, masqué en sauveur, pour accélérer la propagation. »

Il reposa sa plume, attrapa son téléphone, et composa un numéro qu’il n’avait pas utilisé depuis des années — un contact spécialisé dans les opérations de l’ombre.

Sa voix, ferme, ne laissait place à aucune ambiguïté.

— Je veux que tu ailles à Rouvache. Brûle tout. Chaque brin d’herbe, chaque feuille, chaque arbre. Rien ne doit survivre.

Il aurait pu commander un massacre total. Il aurait pu raser le village, éliminer les villageois et réduire l'histoire de Rouvache à un souvenir. Mais il n'était pas simplement cruel.

Il était scientifique. Un esthète du chaos. Il voulait assister à la lente agonie, goûter chaque instant de la désintégration.

Et pendant ce temps, à Rouvache, le coq chantait. Fidèle à sa mission quotidienne, il lançait son cri à l'aurore, ignorant que ce matin-là, son chant annonçait la fin d'un monde.

Mais quelque chose avait changé.

Son cri était plus rauque, plus long, presque lugubre.

Comme un hurlement venu du fond des âges.

Un éleveur sortit avec ses vaches.

Il s'immobilisa brusquement.

Ses yeux, grands ouverts, restèrent figés sur ce qu'il voyait.

La nature… n'était plus.

Les prairies verdoyantes avaient disparu. L'herbe tendre, les petits buissons, les arbres centenaires bordant les chemins — tout n'était plus que cendres.

Un désert noir et fumant.

La veille encore, Rouvache était une oasis de vie.

Désormais, c'était un cadavre ouvert.

La nouvelle fit le tour de la région en quelques heures.

L'inquiétude monta comme une marée noire. Sans fourrage, comment nourrir les bêtes ? Comment préserver les troupeaux, piliers de l'économie locale ?

Rapidement, des négociants en fourrage flairèrent l'opportunité.

Les propositions affluèrent : promotions, aides exceptionnelles, livraisons urgentes. Chaque vendeur voulait se tailler une part du marché.

Mais ce déferlement d'offres représentait un problème majeur pour Hugo.

Comment s'imposer dans un marché aussi saturé, dominé par des géants du commerce rural ?

Comment faire entendre sa voix dans cette cacophonie de prix cassés et de réputations solides ?

Il savait qu'il ne pourrait pas lutter seul. Il lui fallait une alliance.

Une porte d'entrée.

Il entreprit alors d'étudier, un à un, les noms des plus puissants négociants. Il les analysa, évalua leurs profils, leurs réseaux, leurs intérêts.

Puis, son regard se fixa sur un nom. Un seul.

Rafael.

Rafael, le seigneur du fourrage.

Un nom prononcé avec respect, parfois même avec crainte.

Issu d'une dynastie de marchands, il avait hérité de l'intelligence du commerce, de l'art du troc, du sixième sens de l'opportunité.

Ses produits étaient réputés pour leur qualité irréprochable. Il connaissait chaque fermier de la région, chaque besoin, chaque faiblesse.

Et c’est justement cette renommée qui attira Hugo.

Déterminé, Hugo se lança dans une minutieuse recherche pour établir un contact avec Rafael. Ce dernier n’était pas un homme qu’on approchait à la légère : il appartenait à cette caste d’élus qui n’écoutaient que ceux capables de leur parler d’égal à égal. Mais Hugo n’était pas un homme ordinaire. Après quelques efforts habilement orchestrés, il réussit à obtenir son numéro personnel et lui passa un appel, d’un ton mesuré mais ferme, évoquant un sujet « d’une importance capitale ».

Rafael, d’abord distant, tenta d’éluder la proposition. Il n’aimait pas être dérangé. Habitué à voir les autres se courber pour lui, il considérait chaque minute accordée comme un privilège. Mais quelque chose dans la voix de Hugo — cette assurance froide, cette maîtrise du silence — éveilla sa curiosité. Contre toute attente, il accepta de le rencontrer. Non par intérêt, mais par instinct : celui d’un prédateur qui sent qu’un autre chasseur rôde sur son territoire.

Le soir venu, les deux hommes se retrouvèrent dans un salon privé, plongé dans une lumière tamisée. Rafael entra le premier, droit, impérieux, et s'installa comme s'il possédait déjà les lieux. Son regard trahissait une impatience à peine contenue. L'atmosphère était lourde, presque électrique. On aurait dit deux fauves s'observant dans l'ombre, prêts à bondir.

Hugo, loin de se laisser intimider, choisit de commencer par des phrases à double sens, des allusions feutrées, des énigmes calculées. Il espérait intriguer Rafael, piquer sa curiosité. Mais le vieil homme n'était pas d'humeur à jouer.

— Je suis un homme d'affaires, pas un devin, coupa Rafael d'une voix sèche. Je n'ai ni le temps ni l'envie de décoder des sous-entendus. Parlez franchement, ou je m'en vais.

Un silence pesant suivit. Hugo sentit un instant le rouge lui monter aux joues. Lui, l'homme de science, l'homme des plans complexes, venait d'être rabroué comme un écolier. Il faillit se lever, mettre fin à cet échange absurde. Mais il se ravisa. Ce moment, aussi désagréable soit-il, était une pièce essentielle de son puzzle. Il inspira profondément et se rappela : "Les grands objectifs exigent parfois d'avaler sa fierté."

Il redressa la tête, planta son regard dans celui de Rafael et dit, d'un ton calme :

— Ce que j'ai à vous proposer pourrait bouleverser le marché. Et même si cela vous paraît improbable, je vous demande seulement quelques minutes pour aller au bout.

Rafael soupira, agacé, mais resta. Il croisa les bras, l'air de défier Hugo de le surprendre. Ce dernier reprit :

— Vos produits sont renommés. Votre nom inspire confiance. C'est précisément pourquoi je vous ai choisi. Mes aliments, eux, proviennent de sources inédites, riches en nutriments, totalement hors du circuit local. Ensemble, nous pourrions créer un monopole.

Rafael, jusque-là silencieux, éclata d'un rire bref, sec, presque cruel. Il se pencha légèrement en avant, le regard chargé de mépris :

— Es-tu sérieux ? Un partenariat ? Avec toi ? Et pourquoi, dis-moi, un homme de ma stature, de ma renommée, s'abaisserait-il à signer un contrat avec un parfait inconnu, venu de nulle part,

qui croit pouvoir m'impressionner avec des graines importées et des idées fumeuses ?

Il se redressa, croisa les bras et conclut d'un ton tranchant :

— La seule chose que tu viens de prouver ici… c'est que tu ne connais rien au terrain. Rien à mon monde.

Hugo encaissa sans broncher. Son visage resta impassible, mais au fond de lui, une flamme sourde grandissait. Il ne répliqua pas — il n'en eut pas le temps.

À cet instant précis, le téléphone de Rafael vibra sur la table ,il décrocha, agacé, mais sa mâchoire se crispa dès les premiers mots.

— Rafael ! criait la voix paniquée de sa femme à l'autre bout du fil. C'est ton fils ! Encore une histoire de drogue... Si cela s'ébruite, c'est fini pour nous. Tu dois venir, maintenant !

Un silence de plomb tomba sur la pièce. Le masque d'arrogance de Rafael se fissura soudain. Son visage se vida de son sang, ses doigts tremblaient en tentant de couper le haut-parleur. Trop tard.

Hugo avait tout entendu.

Rafael balbutia, visiblement bouleversé, puis quitta la pièce d'un pas précipité, sans un mot de plus. Il laissait derrière lui, pour la première fois peut-être, une image d'homme vulnérable, fissuré de l'intérieur.

Et Hugo, immobile, observait la porte refermée, les lèvres à peine retroussées dans un sourire silencieux.

Le roi venait de trébucher. Et le jeu ne faisait que commencer.

La chance venait de lui tendre la main, et il n'avait plus qu'à la saisir.

« Inutile de m'épuiser à chercher comment le faire plier… son point faible s'est dévoilé de lui-même. Il ne me reste plus qu'à tirer sur le bon fil. »

D'un geste calme, précis, Hugo attrapa son téléphone et composa un numéro connu seulement de ceux qui avaient un pied dans l'ombre. Dans les quartiers les plus troubles, là où l'honneur se vend au prix d'un secret, les nouvelles circulent avec une rapidité déconcertante. Et lui, il savait exactement à qui s'adresser. À l'autre bout du fil, une voix rauque confirma ses soupçons — et ajouta même quelques détails croustillants.

Une heure plus tard, seul dans la pénombre silencieuse de son bureau, Hugo recomposa cette fois un autre numéro. Ses doigts pianotaient avec une lenteur presque théâtrale, comme s'il savourait à l'avance la chute de son adversaire.

Lorsque Rafael décrocha, la voix de Hugo résonna, ironique, mielleuse comme un poison :

— Alors, Rafael… Tu m'accordes enfin une minute de ton précieux temps, ou tu préfères que je revienne plus tard… disons, quand les rumeurs sur ton fils auront fait le tour de la ville ?

Il laissa la phrase s'insinuer dans le silence, acérée comme une lame. Puis, sans changer de ton, il enchaîna :

— Je ne vais pas tourner autour du pot. Tu vas accepter mon offre. Pas parce qu'elle est séduisante. Pas même parce qu'elle t'intéresse. Mais parce qu'elle est ta seule issue. Si tu refuses… alors crois-moi, d'ici quelques heures, ton nom sera lié à un scandale qui fera oublier jusqu'à la qualité de tes produits. Toi et ton fils, ensevelis sous le poids de vos propres erreurs. Et là, tu pourras toujours essayer de vendre ton fourrage… à qui voudra encore te saluer.

Il se renversa dans son fauteuil, l'ombre d'un sourire glacial flottant sur ses lèvres. Il n'y avait plus rien à ajouter. Le piège était refermé.

Il marchait lentement, chaque pas résonnant comme une note grave dans un prélude funèbre. Ses pensées tourbillonnaient, envahies par une exaltation muette. Ce qu'il s'apprêtait à faire n'était pas un simple acte de science : c'était une consécration. Un couronnement silencieux, tissé de sacrifices et de folie.

Arrivé au cœur de son sanctuaire, Hugo s'arrêta devant la grande baie vitrée de son laboratoire. Derrière, baignées d'une lumière bleutée, les sirènes évoluaient avec une lenteur presque irréelle, ondulant dans l'eau comme si le temps lui-même avait accepté de se plier à leur rythme.

Le murmure fluide de l'eau, entrecoupé par les grondements réguliers des pompes, emplissait l'espace d'une harmonie étrange — mélange d'apaisement et de tension, comme si les murs eux-mêmes retenaient leur souffle. Par moments, un claquement vif tranchait le silence, lorsque l'une des créatures effleurait la surface ou frappait soudain l'eau de sa nageoire.

Hugo s’approcha, effleurant la vitre du bout des doigts. Le contact du verre glacé sembla l’ancrer dans la réalité.

Il murmura, d’un ton chargé d’un amour dévorant :

— Oui… c’est bien cela. Le Betta Human Kingdom.

Un souffle plus profond le traversa, et dans un élan qui confinait à la transe, il déclara :

— C’est ma royauté.

Il redressa lentement la tête, ses traits marqués par l’épuisement et la ferveur, et dans un murmure qui s’éleva comme une prière gravée dans l’obsidienne, il laissa tomber :

— Je peux tout faire pour elle…

Tout sacrifier, tout brûler, tout perdre, s’il le faut.

Ma santé, ma raison, mon nom, ma vie même — rien n’a de poids face à elle.

Je donnerai jusqu’à la dernière goutte de mon sang, jusqu’au dernier souffle, pour la protéger.

Parce qu'au fond, sans elle… je ne suis plus rien.

Il recula d'un pas, puis pivota sans hâte, ses mouvements empreints d'une solennité tranquille. Il s'installa à son établi, alluma une lampe blafarde, et sans un mot, se mit à l'ouvrage.

D'un geste chirurgical, il commença à préparer le mélange : un amalgame sombre, sinistre, composé de restes animaux, de carcasses, de tissus nécrosés, et d'autres fragments méticuleusement sélectionnés pour leur forte teneur en prions. Il ne créait pas simplement un aliment : il forgeait une arme invisible, un poison lent destiné à infiltrer les chairs, à ronger la vie de l'intérieur.

La nuit enveloppait le monde, mais lui demeurait éveillé, seul, fidèle à sa fièvre.

Les paupières lourdes mais l'esprit incandescent, il refusait le moindre répit. Il savait qu'aucun rêve, aussi fou soit-il, ne naît sans souffrance.

Et dans un souffle rauque, il murmura :

— On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Les jours passèrent. Lents, étouffants, dévorés par la répétition de gestes mécaniques mais sacrés. Hugo ne quittait plus son laboratoire, comme un prêtre enfermé dans un temple, voué à son rituel macabre.

Chaque préparation était plus aboutie que la précédente. Chaque lot plus concentré, plus menaçant. Son regard, cerclé d'ombres, brillait d'une intensité fébrile. L'obsession le consumait, mais il n'en avait cure. Il touchait enfin du doigt son rêve — ce rêve noir, absolu, irrémédiable.

Et enfin, au soir du septième jour, alors que le ciel s'assombrissait sur un monde inconscient de ce qui s'ourdissait dans ses entrailles, Hugo se redressa.

Le souffle court. Le corps vidé. Mais le regard… incandescent.

Il venait de terminer.

Des quantités massives, soigneusement emballées, parfaitement calibrées, prêtes à partir en direction du marché de Rouvache.

Le théâtre de l'expérience allait s'ouvrir.

Et lui, depuis les coulisses, s'apprêtait à tirer les ficelles.

(4)

Les habitants de Rouvache accueillirent ce nouvel aliment comme une planche de salut, un ultime espoir suspendu à leurs rêves fragiles.

Ils étaient convaincus qu'il redonnerait vigueur à leurs troupeaux et, avec eux, préserverait l'équilibre même de leur existence — tant leur sort restait lié à celui de leurs vaches, ces compagnes fidèles depuis des générations.

Mais, tragiquement, ils ignoraient encore que cet aliment, reçu avec tant de confiance, allait bouleverser l'ordre établi, ébranler leur monde… et peut-être même sceller leur destin.

À l'aube du jour tant attendu, les éleveurs, le cœur allégé, accueillirent avec enthousiasme leur livraison.

C'était Rafael lui-même qui la leur apportait .

Sans tarder, ils répartirent les rations entre les enclos. Les bêtes, affamées, tournaient nerveusement autour des barrières, flairant ce qui allait devenir leur premier contact avec l'inconnu.

Parmi les villageois, un doute furtif effleurait parfois les esprits. Ces vaches n’avaient jamais goûté à autre chose que l’herbe libre des pâturages de la vallée. Et pourtant, cette nouvelle nourriture, plus dense, plus sombre, éveillait en eux une forme de crainte discrète.

Mais à chaque soupçon s’interposait une pensée rassurante : le nom de Rafael suffisait à calmer leurs craintes. Il n’aurait jamais proposé un produit sans garantie.

Pourtant, il ne fallut que quelques jours pour que les premiers signes d’épuisement apparaissent. Une fatigue inhabituelle s’empara des vaches. Leurs mouvements se firent lents, hésitants. Les regards s’éteignaient. Une à une, elles semblaient s’enfoncer dans un malaise diffus, comme si une ombre invisible s’abattait sur elles.

L’inquiétude gagna peu à peu les éleveurs. Aucun d’eux n’avait jamais été confronté à une telle détérioration. L’angoisse, d’abord discrète, s’installa durablement, pesant sur leurs épaules comme un fardeau muet.

Chaque jour apportait son lot de signes alarmants. Une bête chancelait. Une autre refusait de se nourrir. Certaines restaient prostrées, les yeux voilés. Ce déclin sournois rongeait le moral des familles, nourrissait l'impuissance et faisait germer la peur.

Bientôt, les rumeurs se répandirent au-delà du village. Les journaux s'en emparèrent, les radios locales évoquèrent une situation inquiétante.

Les titres se succédaient, de plus en plus alarmants :

« Catastrophe à Rouvache : après la sécheresse, les troupeaux s'effondrent »

« Un mal inconnu frappe les élevages »

« La vallée survivra-t-elle à ce nouveau fléau ? »

Dans ce climat de désarroi collectif, l'offre d'aide envoyée par Hugo parut presque providentielle.

Sa lettre était soigneusement rédigée, empreinte d'humanité : il y exprimait son inquiétude sincère et proposait l'intervention d'une équipe de spécialistes capables d'enrayer la crise.

Les habitants n’hésitèrent pas longtemps. Depuis toujours, ils s’étaient fiés à leurs propres connaissances, refusant l’ingérence extérieure. Mais cette fois, ils étaient dépassés. Isolés. Désemparés.

Ils finirent par céder, non par faiblesse, mais par nécessité.

Ainsi, l’arrivée d’Hugo fut vécue comme un soulagement.

Lui et son équipe firent leur entrée au village dans une mise en scène maîtrisée : costumes impeccables, allure assurée, discours posés. Tout en eux respirait le professionnalisme et l’efficacité.

Mais derrière cette élégance étudiée, se dissimulait une tout autre réalité.

Car même les gestes les plus bienveillants peuvent masquer des intentions troubles.

Et sous les mots les plus rassurants, peuvent dormir des desseins plus sombres.

Les villageois, confiants, ouvrirent leurs portes. Ils offrirent hospitalité et respect, certains qu’Hugo venait les tirer de ce cauchemar.

Lui, silencieux, observait. Pesait. Calculait.

Et lorsqu'il souriait, ce n'était jamais tout à fait par bienveillance. Son sourire était celui d'un homme dont le plan avançait à la perfection, sous les masques de la compassion et du devoir.

Hugo se lança dans son travail avec une ardeur maîtrisée, un zèle qui paraissait presque contagieux. Les habitants de Rouvache, confiants, crurent sincèrement que cette énergie était mise au service de leurs vaches malades, qu'il agissait avec abnégation pour sauver leur cheptel. Mais ils étaient bien loin de deviner la vérité.

Car en coulisses, Hugo tissait patiemment une toile plus vaste, plus sinistre que la simple maladie de quelques bêtes. Ce qui se jouait dépassait de loin l'élevage et ses fragilités : c'était une manœuvre minutieuse, pensée pour ébranler les fondations mêmes de leur monde.

Il s'appliquait à examiner les vaches avec un sérieux convaincant, notant les signes cliniques avec une attention feinte : perte d'appétit, isolement, fatigue marquée,

amaigrissement anormal… En réalité, il surveillait la progression d'un processus qu'il connaissait trop bien : l'accumulation des prions.

De temps à autre, il prodiguait quelques paroles rassurantes aux éleveurs, leur promettant qu'une solution serait bientôt trouvée — « la plus adaptée », disait-il avec assurance, affichant un sourire calme et sûr de lui.

Puis, sous couvert de rigueur scientifique, il annonça qu'il devait se retirer momentanément pour approfondir ses recherches, consulter ses ouvrages, contacter des confrères. Il présentait cela avec humilité : « Ce n'est pas mon domaine principal, je préfère m'entourer d'expertise », affirma-t-il avec modestie.

Mais tout cela n'était qu'un décor, un théâtre bien rôdé. Hugo savait que la patience donnait à sa mascarade un parfum de vérité. Après tout, un miracle immédiat aurait paru suspect.

Une fois seul dans la maison qu'il occupait temporairement, il referma la porte de sa chambre avec soin, se servit une tasse de

café et s'installa dans son fauteuil à bascule. Là, dans le calme tamisé, il laissa ses pensées l'envahir.

Il parla à voix basse, comme s'il se confiait à l'ombre elle-même :

— « Certains pensent que les prions sont inoffensifs, trop lents pour inquiéter. Qu'ils n'agissent pas comme des virus classiques… Pour eux, peut-être. Mais pour moi, c'est une autre histoire. »

Un sourire discret étira ses lèvres, teinté d'une nostalgie étrange.
— « J'ai passé des nuits entières à observer les cellules bovines. Les protéines PrP dansaient sur les membranes comme des ballerines dociles. Et je me disais : si seulement je pouvais accélérer la cadence… transformer cette danse en chute. »

Son regard s'assombrit.

— « Puis l'idée a germé. **Les astrovirus.** Discrets, malléables. Que se passerait-il si je reprogrammais leur capside ? S'ils devenaient capables de franchir la barrière hémato-encéphalique ? Et si je leur confiais un message… un ordre :

apprendre aux protéines à se replier de travers, à devenir folles ?»

Il jeta un coup d'œil au miroir contre le mur et murmura, presque pour lui-même :

— « C'est ce soir-là que j'ai su. Je créerai ce que personne d'autre n'a osé concevoir. ***NeuroPrionX*.** Aucun ouvrage ne le mentionne. Aucun institut ne le connaît. Personne sauf moi. »

Il but une gorgée de café, les yeux brillants d'un éclat fiévreux.

— « Là-dehors, ils parlent de malnutrition, d'intoxication, d'épuisement. Mais moi… moi, je vois le moment exact où l'infection s'infiltre dans le cerveau, où elle susurre à l'oreille des protéines : "déforme-toi…", " déforme-toi..."Et tout commence : l'effondrement, la cascade, l'irréversible. »

Il se leva, s'approcha d'une carte fixée au mur et entoura le village d'un trait fin, presque affectueux.

— « Une semaine ? Non… quatre jours. Peut-être trois si tout joue à ma faveur.

Un léger rire lui échappa, discret mais chargé de sens.

— « Ce n'est pas la cruauté qui me guide… c'est la clarté. Le génie. Et seuls ceux qui comprennent les lois invisibles du monde savent les tordre à leur avantage. »

Au matin, les villageois s'étaient réunis devant l'étable, leurs visages tirés par l'angoisse, leurs yeux cernés par une nuit sans sommeil. Le bétail gisait à même la paille, inerte ou vacillant, les pattes tremblantes, les regards éteints, un filet de salive perlant parfois à la commissure des lèvres.

L'homme venu d'ailleurs fit son entrée, drapé dans un long manteau blanc immaculé, tenant une mallette médicale à la main. Il avançait d'un pas sûr, le visage ouvert, affichant un sourire calme, presque salvateur.

D'un geste tranquille, il salua l'assemblée :

— « Bonjour à tous. Ne vous en faites pas… je suis là. »

Une jeune femme fendit la foule, les yeux rougis par les larmes :

— « Docteur… nos vaches, c'est tout ce que nous avons. Dites-moi… vont-elles mourir ? »

Il posa une main réconfortante sur son épaule, sa voix douce comme une berceuse :

— « Non, ma fille. Ce que je vois ici, c'est une réaction passagère. Un épuisement dû au changement d'alimentation, rien de plus. Ne vous inquiétez pas. J'ai exactement ce qu'il faut. D'ici ce soir, tout ira mieux. »

Il ouvrit alors sa mallette et en sortit plusieurs fioles cristallines, emplies d'un liquide rose pâle. En tenant l'une d'elles à hauteur de visage, il s'adressa à la foule :

— « Ce tonifiant contient des vitamines, des minéraux, des stimulants naturels. Une injection sous-cutanée et vos bêtes retrouveront leur vigueur. Je vous le garantis. »

Un murmure d'espoir se répandit dans l'assemblée. Quelques hommes applaudirent, les mains jointes vers le ciel :

— « Que Dieu vous bénisse, docteur ! »

Mais lui, derrière son sourire calme, dissimulait une toute autre vérité. Car ce qu'il tenait entre ses doigts n'était rien d'autre que **NeuroPrionX**, son arme silencieuse, sa création la plus aboutie.

Il s'approcha de la première vache, désinfecta son cou avec minutie, piqua avec la précision d'un homme habitué aux gestes fatals. Et dans un souffle à peine audible :

— « Dors bien, ma belle… bientôt, la mèche s'enflammera. »

Au fond de la cour, le vieux chef du village observait la scène, serein, les mains croisées dans le dos. Il murmura :

— « Loué soit Dieu, qui nous a envoyé ce bon docteur… »

Moins d'une heure plus tard, toutes les bêtes avaient reçu leur dose. L'homme rangea ses instruments avec soin, se tourna vers les villageois et, bras ouverts, déclara :

— « Revenez demain matin. Vous verrez par vous-mêmes. Votre troupeau renaîtra. »

Puis il quitta l'étable en silence, saluant brièvement, tandis qu'en lui grondait une exaltation fébrile — celle de celui qui s'en va en laissant derrière lui une flamme invisible, une promesse de désastre.

Le soleil déclinait lentement, noyant le village dans les teintes indigo du crépuscule.

Hugo, seul sur le seuil de l'étable, contemplait les vaches allongées, immobiles, semblables à des carcasses sculptées dans le cuir et la chair. Leurs souffles étaient lents, leurs paupières closes, leurs flancs à peine soulevés par une respiration ralentie.

Un petit groupe s'approcha à pas feutrés, guidé par la jeune femme au regard inquiet :

— « Docteur Hugo… elles dorment ? J'ai jamais vu mes bêtes ainsi… »

Il lui sourit doucement, posant la main sur son bras comme un père rassure sa fille :

— « C'est normal, ma fille. Le remède agit en profondeur. Elles dorment, oui… mais demain, elles se relèveront. »

Un vieillard hocha la tête, la voix pleine d'espérance :

— « Dieu est grand. Nous rouvrirons le marché, tout ira mieux.»

Un autre lança, dans un éclat de rire :

— « On fêtera ça avec un bon repas. Le village entier y sera ! »

Hugo eut un geste humble, presque gêné. Il consulta sa montre d'un air appliqué :

— « Rentrez maintenant. Reposez-vous, vous aussi. Demain… demain sera un jour de renaissance. »

Les villageois repartirent lentement, refermant les portes derrière eux.

Dans leurs pensées, chacun portait un petit rêve : vendre deux veaux au marché, accueillir de la famille, revivre enfin.

Lorsque tout fut silencieux, Hugo leva les yeux vers le ciel étoilé, puis fit un signe discret à ses hommes, cachés dans l'ombre. Tout était prêt : l'arrière-sentier dégagé, les valises repliées, les échantillons scellés, les empreintes effacées.

Ils disparurent sans bruit, comme des fantômes.

Hugo, le dernier à s'éloigner, se tourna une dernière fois vers le village endormi.

Il murmura, presque tendrement :

— « Demain, à l'aube… je serai déjà loin. Et toi, petit village, tu te réveilleras dans un cauchemar que tu n'as jamais imaginer . »

(5)

Le village s'éveilla dans le silence morne d'un matin d'illusion, la fraîcheur de la rosée effleurant les toits comme pour bénir un renouveau espéré. Les habitants sortirent de leurs maisons, les visages lavés d'espoir, les cœurs bercés par les promesses de l'étranger.

« Demain, vous verrez vos vaches renaître... »

Cette phrase planait encore dans l'air, suspendue entre la confiance et le doute.

Mais ce qu'ils trouvèrent près de l'étable pulvérisa leurs certitudes.

Le sol était griffé de sabots frénétiques, les murs maculés de coups violents. Et au milieu de cette scène digne d'un cauchemar, le troupeau – jadis paisible – s'agitait dans une frénésie presque surnaturelle. Les vaches mugissaient d'un cri rauque et guttural, leurs yeux exorbités lançant des éclairs d'une démence sans nom. Leurs corps, pris de soubresauts, semblaient mûs par une force étrangère. Elles couraient, bondissaient, fracassaient les barrières et… chassaient.

Oui. Elles pourchassaient les hommes.

— « Par tous les saints… elles deviennent folles ! » s'écria un vieillard en reculant à pas tremblants.

— « Mes bêtes ! Elles veulent me tuer ! » hurla un autre, fuyant à travers les champs.

Une femme tomba à genoux, sanglotant, les mains tendues vers le ciel :

— « Ce n'est pas possible… ce n'est pas possible… »

La panique, d'abord sourde, explosa comme une onde. Des enfants furent arrachés aux chemins de terre, des femmes battirent les portes closes en appelant les leurs. Les hommes, les plus braves, furent les premiers à reculer.

Un silence brisé par un murmure – celui du vieux sage, assis sous le figuier, les yeux clos mais le cœur lucide :

— « Ce ne sont plus vos vaches. Fuyez. »

Mais comment fuir ce qu'on aime ? Comment admettre que la créature qu'on a nourrie de ses mains puisse, un matin, devenir

le monstre de sa propre fin ? Ils restèrent là, hésitants, tiraillés entre l'amour et la peur.

— « Elles m'écouteront… elles me reconnaîtront… » tenta un homme, s'avançant une main tendue.

La bête fonça sur lui. Il eut à peine le temps de crier.

Pendant ce temps, à des kilomètres de ce chaos, Hugo, installé dans son salon aux baies vitrées, observait distraitement les reflets du soleil sur sa coupe de vin. Le liquide rouge tournoyait lentement entre ses doigts, comme un présage de sang.

Il tenait son téléphone d'une main nonchalante. De l'autre côté de la ligne, une voix basse, celle de l'homme infiltré : — « Monsieur… la phase aiguë est enclenchée. Le comportement des bêtes est instable, imprévisible. Les villageois paniquent. »

Un silence. Puis la voix d'Hugo, limpide et glaciale : — « Excellent. Ne faites rien. Observez.

Il raccrocha. Et dans un souffle, un sourire se dessina au coin de ses lèvres :

— « Ils ne comprendront que trop tard. »

Derrière lui, dans l'ombre tiède de son laboratoire, une série de capsules en verre contenait des silhouettes hybrides, à peine formées, plongées dans un sommeil amniotique. Il s'approcha de l'une d'elles, effleura le verre du bout des doigts et murmura, fasciné :

— « Et vous… vous êtes l'avenir. »

Dans le village, la folie éclatait comme un incendie. Les vaches fracassaient les clôtures, éventraient les portes de bois, faisaient voler les charrettes en éclats. On aurait dit qu'une malédiction ancienne, tapie depuis des siècles dans leurs entrailles, s'était réveillée. Un enfant hurlait, accroché au poignet de sa mère. Un homme se jeta devant eux, le visage en sang, pour les protéger.

Et loin de ce déluge, sur la colline oubliée, Andrian lisait. Entouré de feuillets, de carnets ouverts, de cartes griffonnées, il luttait contre le sommeil et l'angoisse. Depuis qu'il avait trouvé le corps de Hélori et d'Adelaïde dans un laboratoire abandonné, il savait qu'Hugo n'était pas ce qu'il prétendait.

Mais il ne savait pas… à quel point.

Il ignorait que l'homme qu'il traquait semait en cet instant l'horreur dans les entrailles mêmes de son village. Il ignorait qu'un virus dormait dans chaque bête, qu'un poison vivait dans chaque regard fuyant. Il ignorait que le compte à rebours avait déjà commencé.

Mais il le saurait bientôt.

Le crépuscule avait avalé le ciel, répandant sur le village un voile pourpre semblable à une plaie ouverte. Mais nul ne leva les yeux vers cette beauté mourante.

Les cris perçaient l'air comme des lames. Le sol, jadis battu par des pas paisibles, résonnait désormais sous les foulées affolées des survivants. Des hurlements s'entremêlaient aux pleurs, des noms se perdaient dans le vent, des vies s'éteignaient sans même un adieu.

Le sang avait tracé des rivières dans les ruelles, mêlé à la poussière. Des corps gisants, désarticulés, figés dans la stupeur ou dans la peur, parsemaient le village — vieillards, femmes, enfants… nul n'était épargné.

Ce n'était plus une épidémie. C'était un massacre.

Et la vérité, crue et déchirante, avait fini par s'imposer : tout le troupeau était contaminé. Chaque enclos portait en lui la promesse de la mort.

Un groupe d'hommes, réfugiés à l'abri d'un pan de mur effondré, débattait dans un tumulte désespéré.

— « Il faut fuir maintenant, ou on y passera tous ! »

Leur peau était pâle, leur souffle court, leurs mains tremblaient.

— « Fuyez ? Et laisser notre terre ? Nos morts ? Nos ancêtres ? On ne partira pas ! Qu'ils viennent ! Mieux vaut mourir debout que vivre traqués ! »

Leurs voix s'élevaient comme des flammes contraires, brûlantes d'émotion. Mais autour d'eux, les maisons s'effondraient une à une. Les vaches déchaînées traversaient les murs comme s'ils n'étaient que papier, déchiquetant tout ce qui leur résistait. Leurs sabots écrasaient les souvenirs, leurs cornes éventraient les foyers.

Alors, quelques-uns cédèrent à la panique.

Ils se lancèrent vers l'unique sentier qu'ils croyaient encore sûr : un petit chemin serpentant à travers les collines, là où la terre devenait rocailleuse, inaccessible aux bêtes lourdes.

Ils couraient. Sans se retourner. Leurs pas résonnaient comme des battements de tambour funèbre.

Mais un son, guttural, sourd, presque inhumain, gronda derrière eux.

Un seul eut le courage — ou la folie — de se retourner.

Une vache. Mais ce n'était plus une vache.

C'était une abomination.

Une énorme vache, à la peau tendue sur des muscles difformes, aux cornes démesurées, aux yeux injectés de sang. De sa gueule s'échappait une vapeur brûlante, et chaque souffle faisait vibrer la terre.

Il n'eut pas besoin d'hésiter.

— « COURREZ ! » hurla-t-il d'une voix si puissante qu'elle fendit la peur comme une épée.

Tous dévalèrent le sentier, le cœur au bord de l'explosion. Leurs jambes ne les portaient plus — c'était la peur seule qui les propulsait.

Et là, en haut de la colline, la maison du père d'Andrian.

Par miracle, il était avec eux. D'un geste tremblant, il sortit la clé, ouvrit la porte et cria : — « Vite, entrez ! »

❁❁❁

Ils s'engouffrèrent dans la bâtisse de pierre, refermant la porte d'un coup sec — juste avant que les cornes de la bête ne viennent s'y fracasser.

La maison trembla, mais ne céda pas.

Elle tenait. Solide. Résistante. Vivante.

À l'intérieur, les rescapés haletaient, s'observant dans un silence écrasant. Pendant de longues secondes, nul ne parla…

Et dehors…

La créature rôdait.

Elle tournait, inlassablement, cognant, grognant, grattant la pierre de ses sabots.

Comme si elle savait.

Comme si elle attendait le moment exact où la peur ferait craquer l'un d'entre eux… où la porte s'ouvrirait d'un souffle.

Andrian surgit de sa chambre en trombe. Ses yeux grands ouverts accrochaient la scène comme un tableau d'horreur figé dans le silence. Des visages exsangues, des épaules voûtées par l'épuisement, des regards hagards. L'air semblait rare, comme si la maison elle-même retenait son souffle.

Il resta un instant figé sur le seuil, incapable de comprendre — puis bondit au cœur du chaos.

— « Que… que se passe-t-il ?! »

Ses yeux glissèrent de visage en visage, jusqu'à s'arrêter sur un enfant recroquevillé contre sa mère, en larmes. Pas des cris. Pas

des sanglots. Mais ce genre de pleurs muets, tremblants, qui font plus mal que les hurlements. Ceux qui viennent de l'âme.

Andrian s'agenouilla, prit l'enfant avec une douceur infinie, le serra contre lui, le berçant d'un geste calme et instinctif. De sa main libre, il attrapa une jarre d'eau, la tendit à ceux qui l'entouraient — comme s'il pouvait, par ce simple geste, apaiser l'ouragan de souffrance.

Il s'assit parmi eux. Les yeux plantés dans les leurs. Il voulait comprendre. Mais le silence, dense et pesant, refusait encore de céder.

Puis, comme des éclats de verre, les mots commencèrent à jaillir. Brisés. Déroutés. Inachevés.

— « Les vaches… devenues folles… »

— « On n'a pas compris… elles ont attaqué… »

— « On a fui… elles nous ont suivis… »

— « Plus rien… les maisons… détruites… tout… »

Andrian écoutait, tentait de recoller ces fragments de vérités comme on tente de reconstituer un vase brisé : à la fois avec précaution et désespoir.

Puis une phrase, une seule, tomba. Sèche. Frappe directe en plein cœur :

— « Un médecin… Hugo… Il voulait soigner les vaches… trouver un remède… »

Tout son corps se raidit. L'enfant dans ses bras cessa de pleurer.

Le souffle d'Andrian se coupa net.

— « Hugo ? » souffla-t-il. Ses yeux s'élargirent. Sa voix se fit lame :

— « Vous avez parlé à Hugo ?! Vous… vous l'avez laissé approcher les bêtes ? Approcher vous ?! Mon Dieu, comment avez-vous pu ?! Cet homme est… il est… Vous ne savez pas ce que vous avez fait… J'aurais dû être là. Je l'aurais arrêté. Je l'aurais empêché de piquer quoi que ce soit, de contaminer… »

Il n'eut pas le temps de finir.

DOOOOM !!!

Une détonation sourde, monstrueuse, fit trembler les murs de pierre. La porte, massive, vibra comme un tambour sous un poing invisible. Une deuxième frappe. Puis une troisième. Chacune plus violente que la précédente.

Les survivants se figèrent. Leurs souffles suspendus. Le silence, une fois de plus, les enferma dans une prison glaciale.

Elle était là. Encore.

La vache géante.

Andrian se releva lentement, passa une main nerveuse dans ses cheveux trempés de sueur, les yeux rivés à la porte. Puis, à voix basse, presque pour lui-même : — « Oublions Hugo… Ce n'est plus la question. »

Il tourna son regard vers chacun d'eux:

— « La vraie question, maintenant… c'est : comment allons-nous survivre ? Et comment prévenir ceux qui n'ont pas encore été massacrés ? »

Mais soudain, le silence tomba. Un silence étouffant, accablant, comme une chape de plomb.

Dans un coin obscur de la pièce, une femme recroquevillée leva les yeux. Deux perles de larmes glissaient sur ses joues creusées par l'angoisse. Sa voix, brisée, s'éleva à peine, comme un souffle mourant :

— « Je… je ne crois pas… qu'il reste quelqu'un dehors. Le village… est en ruines. Tout le monde est mort. Tout est fini… »

Ces mots glissèrent dans l'air comme un glas.

Andrian ne répondit pas. Il sentit sa poitrine se contracter douloureusement, comme si les murs de la maison allaient se refermer sur eux. Un vertige l'envahit. Ce n'était plus seulement une attaque. C'était une extinction.

Il s'assit lentement près de la porte, le dos appuyé contre la pierre froide, le regard vide flottant sur les visages défaits qui l'entouraient.

Les enfants, serrés contre leurs mères, pleuraient en silence.

Les femmes tremblaient, leurs mains crispées autour de lambeaux d'espoir.

Les hommes restaient prostrés, lourds de fatigue, alourdis surtout par l'impuissance.

Un silence dense régnait, rompu seulement par quelques gémissements étouffés…

…et par des coups, espacés, lents, méthodiques, contre la porte.

La bête était encore là. Inlassable. Infernale.

Tous pensaient à une seule chose : comment la tuer ?

Avant qu'un autre troupeau ne vienne. Avant que la faim ne les tue. Avant que la peur ne les ronge jusqu'au néant.

L'un d'eux proposa une idée folle — ou peut-être géniale.

Mélanger des produits ménagers toxiques et les glisser sous la porte.

Et C'est ce qu'ils firent.

❁❁❁

Andrian, maniaque de propreté, avait stocké une quantité impressionnante de produits. Ils les combinèrent, les versèrent dans des soucoupes, les poussèrent lentement vers l'extérieur.

Jour après jour, ils recommencèrent. Avec foi. Avec rage. Avec désespoir.

Mais au bout de trois jours… la vache vivait encore.

Ses coups contre la porte s'étaient faits plus espacés, oui. Plus faibles, peut-être. Mais elle respirait. Elle rôdait. Elle attendait.

La voix rauque d'Andrian fendit le silence, grave, déterminée :

— « Nous devons agir avant que la nourriture ne s'épuise. »

Un vieillard leva vers lui un regard las. Il murmura, comme s'il craignait d'entendre sa propre voix :

— « On a tout utilisé… ou presque. Trois jours qu'on la drogue, qu'on l'empoisonne. Et elle est encore là. Alors… qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

Un autre renchérit, les dents serrées, la voix dure :

— « On va crever ici. Elle, elle tient bon. Nous, il ne nous reste rien. Une semaine de plus enfermés, et on mourra tous. De faim. D’attente. De peur. »

Andrian ferma les yeux un instant.

Il sentait, dans chaque pierre de cette maison qu’il avait aimée, la transformation. Ce lieu paisible, jadis sanctuaire… devenait lentement un tombeau collectif.

Soudain, un cri. Un enfant éclata en pleurs. Plus fort. Plus aigu. Affamé, terrifié, vidé.

Sa mère tenta de le bercer, mais sa main tremblait trop. Elle leva les yeux vers Andrian, les larmes aux bords des cils :

— « Je t’en supplie… si on ne fait rien, il mourra. Il mourra dans mes bras. »

Alors, Andrian inspira profondément.

Un souffle. Un seul. Comme une décision qu’on arrache de l’ombre.

Il redressa la tête, le regard dur, le cœur battant comme un tambour de guerre.

Sa voix résonna, claire, tranchante, presque glaciale :

— « Écoutez-moi. Si le poison ne suffit pas, il nous faut du feu. Quelque chose de radical. Une bombe artisanale. Une bouteille d’alcool. Un chiffon. Du feu. On ouvre une fenêtre latérale, on vise. On balance. Et on espère que les flammes feront ce que les produits n’ont pas pu faire. »

Les visages se figèrent. Les souffles se suspendirent.

C’était fou. Risqué. Mais face à la faim, face à la fin… qu’y avait-il à perdre ?

Andrian se releva lentement.

Son regard balaya la pièce, fouillant les coins sombres, les étagères, les caisses. Une bouteille. Un chiffon. Un espoir.

Ses doigts frôlèrent le goulot d’une vieille bouteille ébréchée. Il la leva, l’observa.

Puis, se tournant vers les autres, il esquissa un sourire amer :

— « Bien. Essayons ce qu'on n'a pas encore osé. »

Dans l'obscurité oppressante de la maison délabrée, Andrian était assis à même le sol, au milieu d'un cercle de personnes silencieuses.

Devant lui, deux bouteilles en verre : l'une à moitié remplie d'alcool, l'autre contenant les restes d'une vieille huile oubliée.

Il essuya son front du revers de sa manche, murmurant pour lui-même :

— « Je ne nous laisserai pas mourir de faim ici… Je ne laisserai pas une vache nous achever tous. »

Un homme s'approcha timidement et demanda, la voix tremblante :

— « Est-ce que… est-ce que tu sais vraiment ce que tu fais ? »

Andrian enroula un chiffon effiloché autour du goulot de la première bouteille, répondant calmement :

— « Non… mais soit nous mourons lentement ici, soit nous tentons quelque chose. »

Ils rassemblèrent les morceaux de tissu, les nouèrent fermement comme des mèches, puis les plongèrent dans l'alcool.

Leurs gestes étaient rapides, mais fébriles, la peur suintant entre leurs doigts.

Même les enfants avaient cessé de pleurer, comme s'ils pressentaient qu'un acte terrible se préparait.

Andrian s'approcha de la petite fenêtre latérale, leva la bombe artisanale dans sa main, jeta un regard lourd au groupe derrière lui et déclara :

— « Si cela fonctionne… nous courons immédiatement. »

Il alluma la mèche frémissante, attendit une seconde… puis lança la bouteille de toutes ses forces à travers la fenêtre, droit sur la vache gigantesque tapie devant la porte.

Un instant de silence. Puis… un léger choc.

Le bruit du verre qui éclate… une petite flamme jaillissant brièvement, mais… pas d'explosion. Pas de hurlement. Pas même un mouvement.

Ils retinrent tous leur souffle, jusqu'à ce qu'un homme murmure avec anxiété :

— « Pourquoi ça n'a pas… ? »

Soudain, un lourd coup contre la porte retentit, plus faible qu'avant, mais suffisant pour leur rappeler que la bête était toujours là, vivante.

Une femme cria, nerveuse :

— « Nous avons échoué ! Elle n'est pas morte ! »

Andrian laissa retomber sa tête entre ses mains, inspira longuement, puis releva lentement les yeux :

— « Nous voilà revenus au point de départ… continuons à mélanger les produits ménagers… peut-être que cette bête a simplement besoin d'une dose plus forte. »

Les hommes attrapèrent les derniers produits restants : nettoyants, désinfectants, poudre concentrée…

Ils recommencèrent à les mélanger dans un silence pesant, comme s'ils avaient tous compris que chaque tentative devenait plus faible que la précédente.

Mais l'espoir, lui, restait un mince fil qu'ils refusaient de briser.

À cet instant précis, tandis que les villageois retenaient leur souffle dans l'obscurité étouffante de la maison perchée sur les hauteurs, les doigts d'Hugo glissaient silencieusement sur le clavier de son ordinateur portable.

Ses yeux impassibles étaient rivés à l'écran, qui projetait des images floues et tremblantes, captées par une caméra dissimulée au sommet d'un arbre massif dominant le village.

L'image n'était pas nette, mais cela ne gênait en rien Hugo.

Les ombres, les mouvements, même la poussière suspendue dans l'air suffisaient à reconstruire la scène entière dans son esprit méticuleux.

Un sourire en coin, glacial, étira ses lèvres tandis qu'il murmurait :

— « Ils sont là… comme des rats dans un terrier. Ils courent, ils chuchotent, ils rêvent de salut. Mais… ils ignorent que je les vois, même dans leur silence. »

Il passa de nouveau le doigt sur l'écran et ajusta légèrement l'angle de la caméra, élargissant son champ de vision.

Le seuil de la maison de pierre apparut à l'image, et une masse lente, indistincte, s'y mouvait.

— « La vache est toujours là… Parfait. »

Il se leva de sa chaise et se dirigea vers un tableau accroché au mur.

Celui-ci était couvert de schémas, de lignes entremêlées, de symboles chimiques et microbiologiques griffonnés à la hâte, mais avec précision.

Il resta figé un instant, le regard fixé, puis saisit un marqueur rouge et traça un large cercle tout en murmurant :

— « Andrian… il est forcément avec eux. J'en suis certain. »

Hugo, génie sans limites, n'aurait jamais laissé un détail aussi crucial lui échapper.

Il croyait fermement à sa présence parmi les villageois.

Puis, dans un souffle à peine audible, il ajouta :

— « Il est là… Assez intelligent pour survivre, mais suffisamment stupide pour croire qu'il peut les sauver. »

(6)

Hugo retourna à son bureau, ouvrit le tiroir d'un geste méthodique et en sortit une feuille de papier.

Elle était vierge. Rapidement, il y traça des lignes noires, entrecroisées, d'un trait net et précis. Ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux, presque halluciné. Ses lèvres remuaient sans émettre de son, comme s'il murmurait à un double invisible : — « Ils croiront avoir gagné… Quelle ironie. Je vais les laisser empoisonner cette vache lentement. Je vais leur offrir une victoire factice… juste assez pour qu'ils y croient. »

Il encercla l'entrée principale de la maison d'un trait rouge, traça une flèche orientée vers l'extérieur — symbole de fuite — puis ajouta, autour, des rectangles soigneusement alignés : des ambulances. Et tout en dessinant, il poursuivit lentement : — « Dès qu'ils franchiront le seuil… dès qu'ils croiront respirer la liberté… ils verront ces véhicules, parfaitement rangés, avec mes hommes déguisés en soignants irréprochables. Ils prétendront appartenir à une organisation humanitaire spécialisée dans les catastrophes biologiques…

Un rire bref, rauque, s'échappa de sa gorge tandis qu'il écrivait, juste à côté des ambulances : **« Phase finale : le cercueil déguisé en salut. »**

Il ajouta dans un souffle : — « Ils monteront d'eux-mêmes… et signeront ainsi leur propre fin. »

Il sortit son téléphone, composa un numéro, et ordonna : — « Commencez les préparatifs. Je veux des uniformes médicaux irréprochables. Des ambulances impeccables. Préparez les masques, les gants, les sédatifs. Je ne veux ni cris, ni panique. Tout doit être fluide… avant qu'ils ne réalisent qu'ils sont tombés dans mon piège. »

Puis, jetant un œil à sa montre, il murmura, plus pour lui-même que pour quiconque : — « Le temps presse… et je dois être prêt… avant qu'il ne soit trop tard. »

Dans la maison perchée sur les hauteurs, l'air était lourd de silence et d'inquiétude. À l'intérieur, on n'entendait que le froissement des boîtes vides et le cliquetis des bouchons de verre. On mélangeait, avec des gestes épuisés, les derniers restes de désinfectants et de produits chimiques.

Les visages étaient pâles, les yeux cernés, et chacun, recroquevillé dans un coin, serrait son ventre noué par la faim. La faiblesse s'insinuait lentement, comme le poison dans le corps de la vache, tapie juste derrière la porte.

Andrian les observait en silence. Il dissimulait mal sa propre lassitude, mais il savait : le temps jouait contre eux.

— « C'est le dernier mélange… Il n'y aura plus rien après », murmura un homme d'une voix éteinte.

Ils versèrent la mixture toxique sous la porte, puis attendirent. Les heures s'étirèrent, lentes, pesantes, chaque minute cognant dans leurs tempes comme un tambour funèbre. Le silence, cette fois, n'était plus le même. Il avait une forme… inquiétante.

Soudain, l'un d'eux chuchota : — « Le bruit… il s'est arrêté. Je ne l'entends plus. »

Tous s'approchèrent à pas feutrés. Un jeune garçon se pencha, jeta un œil sous la porte : — « Elle n'est plus là… Je ne la vois pas ! »

Sa voix monta, vive, presque joyeuse : — « Elle est partie ! Elle est morte ! »

Alors, tout explosa. Cris de soulagement, rires nerveux, larmes incontrôlées. Certains dansèrent, d'autres tombèrent à genoux. Leurs voix s'entrechoquaient dans un chaos d'émotions trop longtemps contenues.

Une vieille femme, assise dans un coin, essuya ses joues ridées : — « On a survécu… Mon Dieu… je croyais mourir ici. »

Andrian esquissa un sourire. Un mince éclat de paix passa sur son visage. Mais dans ses yeux, une lueur de méfiance demeurait. Quelque chose clochait. Il ne le comprenait pas encore… mais il le pressentait.

Et malgré cela, dans cet instant fragile, tous se laissèrent emporter par cet espoir revenu éclairer leurs visages. Ils parlaient de sortir… de respirer l'air libre… de revivre.

Sans savoir que, derrière la porte, **un autre enfer les attendait encore.**

❁❁❁

L'un des hommes inspira profondément, tendit une main tremblante vers la poignée… et ouvrit la porte.

Ce qu'ils virent alors dépassa tout ce qu'ils auraient pu imaginer.

Une rangée d'ambulances blanches, étincelantes, marquées du logo d'une organisation caritative, s'étirait le long du chemin étroit. Des silhouettes en blouses médicales agitaient les bras, criant : — « Dépêchez-vous ! Nous sommes là pour vous sauver ! Cette zone n'est plus sûre ! »

Andrian resta figé, le regard oscillant entre peur et méfiance. Il hurla : — « Ne leur faites pas confiance ! Rien n'est gratuit dans ce monde… C'est peut-être un piège… Peut-être que **lui** les a envoyés… »

Il s'interrompit, incapable de prononcer ce nom. Sa voix devint une supplique. Mais plus personne ne l'écoutait. Ils étaient trop à bout. Trop brisés pour douter encore. Le mur de la peur et de la faim s'était effondré.

— « Nous n'avons plus le choix ! » lança l'un d'eux, agrippant le bras d'Andrian.

Il tenta de résister, planta les pieds dans le sol, mais les mains le tiraient, les voix l'engloutissaient.

Alors, un vieil homme au regard brûlant lui cracha : — « Si tu refuses de vivre, tu ne mourras pas seul ! »

Et, d'un geste brusque, il le poussa à l'intérieur du véhicule.

Les portes claquèrent. Les moteurs vrombissaient déjà. Les ambulances quittèrent la maison de montagne… dernier bastion de Rouvache.

La route défilait. Le paysage se vidait. La terre s'étirait, nue, vaste, morte.

Andrian fixait la vitre. Soudain, ses yeux s'agrandirent.

Une seule vache… au milieu du néant. Elle tournoyait sur elle-même, dansant au rythme d'une musique absente. Ses mouvements étaient saccadés, son regard vide, son corps convulsif…

Elle était atteinte de **la maladie de la vache folle**.

Et là… Andrian comprit.

Oui. C’était un piège.

Mais que faire ? Leur crier qu’ils couraient à leur perte ? Révéler la vérité sur Hugo… et sur ce qu’il avait fait à Hélori et à Adélaïde?

Il déglutit avec peine, prit une inspiration tremblante… et garda le silence.

Il choisit de se taire. Parce que parfois, le silence blesse moins que la vérité.

Il avait cru, autrefois, que le bien finissait toujours par triompher. Que le mal échouait, comme son père le lui répétait chaque soir avant qu’il ne s’endorme lorsqu'il était un enfant .

Pauvre jeune. Il ne savait pas encore que ces histoires n’étaient que de doux mensonges.

❁❁❁

Là-bas, dans un désert sans fin, des squelettes reposaient en rang, tels des élèves dans une salle de classe maudite. Et un jeune veau gambadait parmi eux… léchant les os comme s’il s’agissait de friandises.

Les squelettes des habitants de Rouvache.

Oui… telle fut leur fin. Tracée par ceux qu'ils avaient aimés plus qu'eux-mêmes. Leurs vaches ...!

Car parfois, l'amour aveugle offre nos chairs à ceux qui n'attendaient que l'instant pour mordre. Et alors, ils nous dévorent… jusqu'à l'os.

Au loin, Hugo observait la scène. Ses yeux brillaient d'un éclat triomphant. Ses doigts caressaient la carte de son nouveau royaume : **Betta Human Kingdom**.

Le mal avait gagné.

Car Hugo… n'avait ni échoué, ni flanché, ni reculé. Tout avait été prévu. Tout avait été calculé. Aucun hasard.

Ou peut-être… que ce n'était pas Hugo qui les avait tués. Mais leur confiance aveugle.

Ils lui avaient fait confiance, d'abord comme médecin, puis aux faux sauveteurs… et c'est cette confiance qui les a perdus. Car la confiance, quand elle est donnée sans garde, devient le chemin le plus sûr vers la trahison.

Ce qu'Hugo a fait… ne venait pas uniquement du mal. Mais d'une trahison.

La maladie de **Creutzfeldt-Jakob** n'était pas un hasard. C'était un complot. Un plan conçu par un ennemi qu'il croyait avoir vaincu.

Un ennemi… qui lui avait ouvert une porte.

Vers un rêve d'enfance. Vers la gloire. Vers **le royaume**.

Et s'il avait su, ce jour-là, que sa maladie était provoquée… Il aurait cherché cet ennemi. Et l'aurait remercié.

Oui, remercié. Car il ne lui avait pas fermé une porte… Il lui avait ouvert des mondes qu'il n'aurait jamais osé imaginer.

Grâce à cela, Hugo fonda même **le royaume des sirènes** de son enfance.

C'est ça… la vie.

Certains croient nous détruire… Mais en vérité, ils nous poussent vers le rêve que nous ignorions porter en nous.

Fin !

Pour contacter l'écrivaine :

- **Gmail : ferielhenni2008@gmail.com**
- **Instagram : feriel_henni_**
- **Wattpad : Feriel Henni**